

Souvenirs sur Ilitch

Anna Oulianova-Elizarova

Source: Lénine tel qu'il fut. Souvenirs de contemporains. Tome I, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, 1958, pp. 9-72. Notes MIA.

I. LE MILIEU FAMILIAL

(Les parents de Vladimir Oulianov-Lénine et leur époque)

Le père de Vladimir Ilitch, Ilia Nikolaévitch Oulianov, était issu d'une famille de petits bourgeois pauvres d'Astrakhan. À sept ans, il avait perdu son père. Il devait à son frère aîné Vassili Nikolaévitch d'avoir reçu une instruction non seulement secondaire, mais supérieure. Ilia Nikolaévitch évoquait souvent avec reconnaissance le souvenir de son frère qui lui avait tenu lieu de père ; et à nous, ses enfants, il disait combien il lui était redevable. Il nous racontait que Vassili Nikolaévitch lui-même désirait vivement pousser ses études ; mais, après la mort du père, il était devenu, tout jeune encore, le seul soutien de la famille composée de la mère, de deux sœurs et d'un frère cadet. Il dut se faire employé de bureau et abandonner ses rêves d'instruction. Mais il décida que si lui-même ne pouvait étudier, il donnerait l'instruction à son frère ; quand celui-ci eut terminé ses études secondaires, il l'envoya à l'Université de Kazan, et continua de l'aider jusqu'au jour où Ilia Nikolaévitch, habitué dès l'enfance au travail, put gagner sa vie en donnant des leçons.

Vassili Nikolaévitch ne s'était pas marié ; il consacra toute sa vie à sa mère, à ses sœurs et à son frère. Ilia Nikolaévitch fit ses études à l'Université pendant le pénible règne de Nicolas Ier ^[1], alors que notre patrie gémissait sous le joug du servage, qu'une grande partie de la population était composée de serfs que leurs maîtres, les grands seigneurs terriens pouvaient fouetter, déporter en Sibérie, vendre comme du bétail, marier selon leur bon plaisir, et dont ils pouvaient démembrer la famille. La masse paysanne, écrasée, abrutie, était illettrée, absolument inculte. Ça et là éclataient des révoltes contre les seigneurs terriens particulièrement cruels ; on lançait contre eux des « coqs rouges » (on incendiait leur propriété). Mais tous ces mouvements étaient inorganisés, féroce ment réprimés, et, de nouveau, régnaient dans les villages des ténèbres impénétrables et le désespoir, avec, pour seule consolation, pour seul salut la vodka. Les plus indociles, ceux qui ne pouvaient se soumettre, n'avaient qu'une seule issue : fuir dans les steppes, dans les forêts, et y vivre de brigandage. Une chanson populaire disait :

*La vie n'était pas une joie,
En ces temps anciens
Où l'homme devait fuir
Son village natal,
Quitter la maison paternelle,
Se séparer de sa femme,
Pour aller, au-delà de la Volga,
Chercher la liberté.*

Le joug qui pesait sur la majorité de la population, sur la classe « inférieure », comme on disait alors, ne

^[1] Le tsar Nicolas Ier a régné de 1825 à 1855.

donnait ni la tranquillité, ni le bonheur, à ceux des gens de la classe « supérieure » qui aimaient honnêtement et sincèrement leur patrie.

Ils s'indignaient de l'arbitraire qui régnait dans leur pays, faisaient écho aux révolutions de l'Europe occidentale ; ils parlaient de la nécessité d'obtenir la liberté de parole, de presse et de réunion, de l'avantage du principe électoral dans le gouvernement de l'État – et, avant tout, de la nécessité d'abolir le servage, cette honte qui n'existait plus depuis longtemps dans aucun pays d'Europe. Ceux qui prenaient position avec le plus de courage mouraient au bagne ou sur la potence (procès des *décembristes* ^[2] en 1825, des *pétrachevtsy* ^[3], en 1848, etc.) ; les autres se taisaient ou chuchotaient dans les coins, et, de nouveau, comme le disait le poète :

*Les ténèbres d'avant l'aube s'étendent alentour (...)
Des tourbillons de haine et de fureur se déchaînent
Sur toi, pays résigné,
Tout ce qui est vivant, tout ce qui est bon, est fauché (...)* ^[4]

Le joug était devenu particulièrement pénible après la révolution de 1848 qui avait déferlé sur toute l'Europe. Gendarme de l'Europe, Nicolas Ier montait la garde autour de l'absolutisme, et envoyait les soldats russes verser leur sang pour réprimer la révolution en Hongrie. L'autocratie était encore si puissante à l'époque qu'elle pouvait s'offrir le luxe de réprimer les insurrections non seulement dans son propre pays, mais aussi dans les pays voisins.

Dans son pays, elle réprimait la moindre manifestation de pensée libre. Un joug écrasant pesait aussi sur les étudiants. C'est seulement dans des cercles restreints que la jeunesse osait soulager son cœur en discutant, en chantant des chansons interdites sur les paroles de Ryléev ^[5] et d'autres poètes. Plus tard

les enfants d'Ilia Nikolaévitch entendirent ces chansons de la bouche de leur père, loin de la ville, au cours de promenades à travers champs et forêts.

Il fallait avoir vécu cette dure époque pour sentir l'immense soulagement qui survint quand, après la mort de Nicolas Ier et l'avènement de son fils Alexandre II au trône, commença en Russie une période de réformes. Tout d'abord l'abolition du servage fut décidée. Évidemment, cette décision avait été dictée surtout par la nécessité d'avoir une main-d'œuvre disponible pour l'industrie capitaliste en développement, et par le mécontentement croissant et les révoltes des serfs. Ce n'était pas sans raison qu'Alexandre II avait dit : « *Il faut se hâter de donner la liberté par en haut, avant que le peuple ne l'ait prise par en bas.* » L'affranchissement des paysans marquait un si grand progrès qu'une allégresse générale régnait dans le pays. Le poète [Nékrassov](#) a bien rendu cet état d'esprit :

*Je sais : à la place des liens du servage
Les hommes en ont imaginé beaucoup d'autres.
C'est vrai !... Mais il sera plus facile au peuple de les
dénouer.
O, ma muse ! salue avec espoir la liberté !* ^[6]

Certes, le dégrisement commença bientôt. Le premier qui sonna le tocsin fut notre grand prophète [Tchernychevski](#) ; il le paya de toute une vie passée dans les prisons de la lointaine Sibérie ; on vit se constituer également des organisations révolutionnaires de jeunes. Cependant, après l'étau du régime de Nicolas Ier, un vaste champ d'action s'était ouvert aux hommes paisibles, cultivés, et ils s'y

^[2] *Décembristes* : révolutionnaires russes, issus de la noblesse, qui déclenchèrent un soulèvement armé en décembre 1825 (d'où leur nom) contre l'autocratie tsariste. (NR.)

^[3] *Pétrachevtsy* – membres d'un cercle d'intellectuels russes d'avant-garde, qui exista à Pétersbourg de 1845 à 1849. Un des organisateurs était M. Pétrachevski. Les *pétrachevtsy* s'élevaient contre l'autocratie et le servage. (NR.)

^[4] Poème de N. Nékrassov : *Ils se sont tus, les hommes honnêtes tombés en braves.* (NR.)

^[5] Kondrati Fédorovitch Ryléev (1795-1826), poète exécuté pour sa participation au soulèvement des « décembristes ».

^[6] Poème : *La Liberté.* (N.R.)

élançèrent avec feu. Les nouveaux tribunaux, une liberté de presse incomparablement plus grande, enfin, l'instruction publique, tout cela attirait les hommes d'avant-garde de l'époque. L'instruction publique, c'est-à-dire la possibilité d'instruire les esclaves de la veille, passionnait bien des gens.

Ilia Nikolaévitch était de leur nombre. Il accepta avec joie le poste nouvellement institué d'inspecteur des écoles populaires de la province de Simbirsk. Jusque-là, il avait été professeur de lycée et était très aimé de ses élèves. Attentif et patient, il leur expliquait les leçons, se montrait indulgent pour leurs espiègleries ; il préparait gratuitement aux examens les élèves pauvres. Pédagogue dans l'âme, il aimait son métier. Mais il souhaitait une activité plus vaste et désirait l'exercer non pour les élèves riches du lycée, mais pour les plus nécessiteux, pour ceux qui avaient le plus de mal à acquérir l'instruction, pour les enfants des esclaves de la veille.

Et un champ d'action réellement vaste s'ouvrit. La province de Simbirsk ne comptait qu'un très petit nombre d'écoles, et encore du type ancien : les locaux étaient exigus et malpropres, les maîtres d'école, eux-mêmes peu instruits, inculquaient les connaissances surtout au moyen de taloches. Tout était à refaire : persuader les paysans, à leurs réunions générales, de construire de nouvelles écoles, rassembler les fonds nécessaires par d'autres voies également, organiser des cours spéciaux à l'intention des jeunes instituteurs, pour leur apprendre à enseigner selon les nouvelles acquisitions de la pédagogie. Il fallait faire face à tout. Et Ilia Nikolaévitch était seul pour toute la province. Les mauvaises routes gênaient beaucoup le travail : cahoteuses, impraticables pendant les pluies ou à la fonte des neiges, creusées d'ornières en hiver. Il fallait quitter la maison pour des semaines, voire des mois, s'alimenter et passer les nuits dans des isbas-auberges sordides. Et Ilia Nikolaévitch était faible de santé.

Mais l'amour du métier, le sentiment du devoir et la persévérance triomphaient de tout : pendant les dix-sept années d'activité d'Ilia Nikolaévitch, le nombre des écoles de la province augmenta, atteignant le chiffre de 450, et des cours furent organisés qui formèrent des instituteurs qu'on appela les « oulianiens ».

Le travail prenait de l'ampleur. Peu à peu, on donna à Ilia Nikolaévitch des auxiliaires, des inspecteurs ; lui-même fut nommé directeur. Dès lors, il dut principalement diriger, mais il demeura aussi diligent dans son travail, aussi simple dans son train de vie et ses manières. Les maîtres d'école venaient, sans façon, lui demander conseil ; il lui arrivait de remplacer dans les écoles les maîtres tombés malades. Sa famille nombreuse, l'éducation de ses enfants, absorbaient tout son traitement ; pour lui-même, il dépensait très peu, n'aimait pas la grande société et les plaisirs. Pour se reposer de son travail, il aimait causer avec les gens que son activité intéressait, rester au milieu des siens, veiller à l'éducation de ses enfants, jouer aux échecs. Exigeant envers lui-même et envers les autres pendant le travail, il savait être un interlocuteur séduisant et gai à ses heures de loisir, plaisantant avec ses enfants et leur racontant des histoires.

Pendant les conversations ou les parties de jeux (échecs, croquet), il se comportait avec ses enfants en camarade et s'emballait tout comme eux. Son travail intense mina rapidement sa santé ; il mourut subitement d'une congestion cérébrale le 12 janvier 1886, dans sa cinquante-cinquième année.

La mère de Vladimir Ilitch, Maria Alexandrovna, était la fille d'un médecin, homme aux idées très avancées pour son époque. Elle avait passé la plus grande partie de son enfance et de son adolescence à la campagne. Les ressources du père étaient très modestes, la famille nombreuse ; et la jeune fille, élevée par une tante sévère, s'habitua de bonne heure au travail et à l'économie. Le père élevait ses filles à la spartiate : hiver comme été elles portaient une robe de cotonnade à col ouvert et à manches courtes ; elles n'avaient chacune que deux robes de rechange. Leur nourriture était simple : même adultes elles ne buvaient ni thé, ni café, que leur père jugeait malsains. Cette éducation fortifia la santé de Maria Alexandrovna, la fit très endurante. Elle se distinguait par son caractère égal et ferme mais, en même temps, gai et affable. Bien douée, elle avait étudié les langues étrangères et la musique, et avait beaucoup lu. Elle désirait passionnément pousser ses études, et toute sa vie, elle regretta que le

manque de ressources ne le lui eût pas permis.

Les toilettes, les potins et les commérages, qui étaient alors la principale occupation de la société féminine, n'intéressaient guère Maria Alexandrovna ; elle se renferma dans sa famille et se consacra toute, avec sérieux et sollicitude, à l'éducation de ses enfants. Patiente et ferme, elle combattait les défauts qu'elle relevait chez ses enfants. Elle n'élevait jamais la voix, ne recourait presque jamais aux punitions et savait ainsi se faire obéir et tendrement aimer de ses enfants. Son plaisir favori était la musique qu'elle aimait passionnément et interprétait avec beaucoup de sentiment. Les enfants, quand ils étaient petits, aimaient s'endormir aux sons de sa musique et, plus tard, travailler en l'écoutant.

Entre les parents, qui vivaient en bonne intelligence, il n'y avait ni discussions ni désaccords sur les questions d'éducation, ce qui est toujours d'un effet si nuisible sur les enfants. Tous les doutes à ce sujet étaient habituellement examinés en tête-à-tête, et les enfants se trouvaient toujours en face d'un « front unique ».

Sentant une affection sincère, voyant que leurs intérêts étaient toujours au premier plan pour leurs parents, les enfants s'étaient accoutumés à les payer de retour. Notre famille était très unie. Nous vivions très modestement, avec le seul traitement du père, et c'est uniquement grâce à la grande économie de notre mère que nous arrivions à joindre les deux bouts ; cependant, les enfants ne manquaient jamais du nécessaire et leurs aspirations spirituelles étaient satisfaites dans la mesure du possible.

Ainsi, nous voyons que le milieu familial et les conditions d'éducation étaient très favorables au développement de l'intelligence et du caractère des enfants. L'enfance de Vladimir Ilitch et de ses frères et sœurs fut claire et heureuse.

II. L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE DE VLADIMIR ILITCH

Vladimir Ilitch est né à Simbirsk, le 10 (22) avril 1870. Il était le troisième enfant dans la famille. Vif, éveillé et gai, il aimait les jeux bruyants et ne restait jamais en place. Il cassait ses jouets beaucoup plus qu'il ne jouait avec. À cinq ans, il apprit à lire ; puis le maître de l'école paroissiale de Simbirsk le prépara aux examens d'admission au lycée, où il entra en première année, en automne 1879, à l'âge de neuf ans et demi.

Il apprenait avec facilité. Dès ses premières classes, il fut le meilleur élève et, comme tel, recevait chaque année, en montant d'une classe dans l'autre, le premier prix. À l'époque, c'était un livre avec, gravée en lettres d'or sur la couverture, cette inscription : « *Pour la bonne conduite et les progrès* », et un certificat d'honneur. En plus de ses aptitudes remarquables, ce qui l'aidait à être le meilleur élève, c'était son attitude sérieuse et attentive envers le travail. Notre père l'y avait habitué dès son jeune âge, ainsi que son frère et sa sœur aînés, en suivant lui-même leurs études dans les petites classes. Ce qui exerça aussi une grande influence sur le petit Volodia ^[7], c'était l'exemple de son père et de sa mère, toujours occupés à travailler et, surtout, l'exemple de son frère aîné [Sacha](#) ^[8].

Il est rare de voir un petit garçon aussi sérieux, aussi réfléchi et aussi sévère pour lui-même que l'était Sacha en ce qui concernait ses obligations. En outre, il se distinguait non seulement par la fermeté mais encore par l'équité, la délicatesse et la douceur de son caractère ; il était très aimé de tous ses cadets. Volodia imitait son frère aîné au point que nous le taquinions même à ce sujet ; quelle que fût la question qu'on lui posât, il répondait invariablement : « *Comme Sacha* ». Et si, dans l'enfance, le bon exemple est important, celui d'un frère un peu plus âgé est encore plus important que celui des

^[7] Diminutif de Vladimir. (N. du Trad).

^[8] Diminutif d'Alexandre (N. du Trad).

adultes.

Si espiègle et éveillé qu'il fût, Volodia, habitué à envisager tout travail avec sérieux, était très attentif aux leçons. Cette attention soutenue, comme le faisaient remarquer alors ses professeurs, jointe à ses grandes aptitudes, lui permettait d'assimiler à la perfection, en classe, chaque leçon nouvelle, de sorte qu'il avait à peine besoin de la repasser à la maison. Je me rappelle que du temps qu'il était dans les petites classes, il avait vite terminé ses devoirs et se mettait à polissonner, à faire la roue et à nous gêner, nous, les aînés, qui étudions dans la même pièce. Notre père l'emmenait parfois dans son cabinet pour lui faire réciter ses leçons ; il lui demandait des mots latins, pris au hasard dans tout le cahier ; mais, d'ordinaire, Volodia savait tout. Enfant, Volodia lisait aussi beaucoup. Notre père recevait tout ce qui paraissait comme livres et revues pour enfants ; nous étions également abonnés à la bibliothèque.

L'habituelle compagne de jeux de Volodia était notre sœur Olga (née le 4 novembre 1871). C'était une petite fille très douée, très vive et éveillée ; avec l'aide de Volodia, elle apprit à lire à quatre ans ; elle aussi étudiait avec plaisir et facilité. Au surplus, rappelant par certains traits de caractère notre frère Sacha, Olga était une grande travailleuse. Un jour, Volodia, qui était alors dans une grande classe du lycée, écoutant Olga qui faisait des études interminables au piano dans la pièce voisine, me dit : « *En voilà une dont on peut envier la capacité de travail.* » Quand il en eut pris conscience, Volodia développa en lui également une capacité de travail qui, plus tard, nous étonna tous et qui, jointe à ses excellentes aptitudes, lui permit d'obtenir de si brillants résultats.

Vladimir Ilitch faisait volontiers part de ses connaissances à ses camarades de lycée ; il leur expliquait les leçons difficiles, les problèmes, les compositions, les versions grecques et latines. Dans les deux dernières années du lycée, en plus de ses propres études, il prépara un instituteur tchouvache aux examens de fin d'études, pour qu'il pût entrer à l'Université. Il le faisait gratuitement, car l'instituteur n'avait pas de quoi payer. Et Vladimir Ilitch sut préparer son élève, bien que celui-ci ne fût pas très doué. Il réussit aux examens et put étudier ses chères mathématiques à l'Université.

Moi-même je dus avoir personnellement affaire à Vladimir Ilitch dans le rôle de professeur, bien qu'il fût mon cadet de plus de cinq ans et encore lycéen à l'époque, tandis que je faisais mon avant-dernière année aux Cours supérieurs de jeunes filles. Néanmoins, il m'aida à combler une lacune. Au printemps de 1886, j'avais à passer plusieurs examens, dont une épreuve de latin pour trois années d'études. Le latin était alors une matière obligatoire à la faculté d'histoire et de littérature. En ces années où l'instruction classique prédominait, il était enseigné d'une manière sèchement officielle et comme la plupart des étudiantes je le négligeais.

À la sortie du lycée, les jeunes aspiraient, comme bien l'on pense, à quelque chose de plus vivant, à une activité sociale et pour me débarrasser du latin, j'avais même eu l'intention de me faire auditrice libre aux Cours de Moscou. Mais ce plan une fois abandonné, je dus me mettre sérieusement au latin ; je me proposais de rattraper le temps perdu pendant les vacances d'hiver, mais je n'y réussis pas. Et après la mort de notre père (le 12 janvier 1886), j'eus beaucoup de peine à étudier et mon latin resta au point mort. C'est alors que Volodia m'offrit de m'aider, bien que lui-même eût fort à faire pour son avant-dernière année de lycée et qu'il donnât encore des leçons au maître d'école tchouvache Okhotnikov. Volodia, qui n'avait pas encore seize ans, se chargea très volontiers et sans difficulté de cette nouvelle corvée. Il ne se contenta pas de s'en charger, les jeunes sont quelquefois prêts à se charger de n'importe quoi sous l'impulsion du moment, quitte à abandonner la partie à la première difficulté il me fit travailler très sérieusement et très assidûment, et il aurait continué, si je n'étais pas partie, en mars, pour Pétersbourg. Il me donnait ces leçons avec tant d'attention, avec tant de vivacité et d'intérêt, que, bientôt, il me fit prendre goût pour ce « dégoûtant latin ».

Grande était la tâche ; il fallait lire et traduire *De la vieillesse* ^[9] de Jules César, et surtout connaître et savoir expliquer toutes les règles de grammaire latine, si compliquée, qui se rencontraient dans le

^[9] Le traité *De la vieillesse* est dû à Cicéron. (NR.)

texte. Évidemment, je me sentais gênée de n'avoir pas su moi-même combler cette lacune, et d'avoir dû recourir à l'aide de mon frère cadet qui, lui, savait travailler sans lacunes. Il y avait là aussi, incontestablement, une certaine dose de faux amour-propre, du fait que je devais étudier sous la direction de mon jeune frère, un lycéen. Mais les leçons étaient si animées, que, bientôt, tout sentiment de gêne disparut. Je me rappelle que Volodia cherchait avec fougue à me faire sentir certaines beautés et particularités du latin. Certes, je connaissais trop peu cette langue pour pouvoir les apprécier, et les leçons consistaient surtout à expliquer les différentes formes grammaticales, propres au latin, telles que le supin, le gérondif et l'adjectif verbal et à apprendre des sentences et des poésies inventées pour se rappeler les règles plus facilement, dans le genre de ce quatrain (pour le gérondif) :

*Gutta cavat lapidem
Non vi sed saepe cadendo ;
Sic homo sit doctus
Non vi sed multo studendo.
(La goutte creuse la pierre
Non par la force, mais par sa fréquente chute.
De même l'homme devient savant
Non par la force mais par de multiples études.)*

Je me rappelle avoir exprimé mes doutes à Volodia : je ne croyais pas possible d'assimiler en un délai si bref le programme de huit années de lycée. Mais il me rassurait, en disant : « *C'est dans les lycées où l'enseignement se fait d'une façon absurde qu'on perd huit ans pour ce cours de latin, mais un adulte conscient peut très bien assimiler ce cours de huit ans en deux années.* » À titre de preuve il me disait qu'il enseignerait ce cours en deux ans à Okhotnikov, ce qu'il fit effectivement, en dépit des capacités plus que médiocres de ce dernier pour les langues.

Nos leçons étaient très animées, avec beaucoup de bonne volonté de part et d'autre. Je n'avais pas affaire à un excellent élève, ayant consciencieusement pioché ses leçons ; c'était plutôt un jeune linguiste qui savait découvrir les particularités et les beautés de la langue. Étant donné que j'avais aussi du goût pour la linguistique, je fus très vite conquise, et ces leçons, entremêlées du joyeux rire de Volodia, me firent faire de rapides progrès. Au printemps, je passai mon examen pour trois ans d'études, et, quelques années plus tard, la connaissance des fondements du latin me facilita l'étude de la langue italienne, ce qui me fournit un gagne-pain et me procura beaucoup de plaisir.

En 1886, alors que Volodia n'avait pas encore seize ans, notre père mourut, et une année plus tard, un nouveau malheur frappa notre famille. Alexandre, le frère aîné et bien-aimé de Volodia, était arrêté pour avoir participé à un attentat contre le tsar Alexandre III, condamné à la peine de mort et puis exécuté le 8 mai 1887. Ce malheur impressionna profondément Vladimir Ilitch, l'aguerrit, et le fit réfléchir sérieusement aux voies que devait suivre la révolution.

En réalité, Alexandre Ilitch lui-même se trouvait déjà à la croisée de deux chemins, entre les *narodovoltsy*^[10] et les marxistes. Il avait lu le *Capital* de Marx, il reconnaissait la voie de développement tracée par lui, ce qui apparaît dans le programme du parti qu'il avait rédigé^[11]. Il dirigeait des cercles d'études pour les ouvriers. Mais le terrain manquait encore pour une activité social-démocrate. Les ouvriers étaient peu nombreux, ils étaient désunis et incultes ; à l'époque, leur abord était difficile pour les intellectuels et le joug du despotisme tsariste était si féroce que, pour la moindre tentative de communion avec le peuple, on était jeté en prison ou déporté en Sibérie. Bien plus : si des étudiants

^[10] *Narodovoltsy* : membres de l'organisation illégale *Narodnaïa Volia* [La Volonté du peuple], fondée en 1879 par les révolutionnaires populistes. Les *narodovoltsy* luttèrent contre l'autocratie tsariste par la terreur individuelle. Après l'assassinat du tsar Alexandre II (1er mars 1881) par les *narodovoltsy*, le gouvernement tsariste supprima la « *Narodnaïa Volia* ». Dans les années 80, plusieurs tentatives furent faites pour ressusciter cette organisation. En 1887, un attentat commis contre Alexandre III échoua. Alexandre Oulianov, frère de Lénine, y avait pris part. Dans la seconde moitié des années 80, l'organisation se dispersa. (N.R.)

^[11] Voir « *Alexandre Ilitch Oulianov et le procès du 1er mars* ». Histpart. (N.R.) (Commission chargée de rassembler, étudier et publier la documentation sur l'histoire du Parti. (N. du Trad.) Année 1927. A. E.

organisaient d'inoffensifs cercles de lecture pour se réunir et discuter entre eux, les cercles étaient dissous et les étudiants renvoyés dans leur pays natal. Seuls ceux des jeunes qui ne songeaient qu'à leur carrière et à une vie tranquille pouvaient demeurer indifférents à l'égard d'un tel régime. Tous les hommes honnêtes et sincères aspiraient ardemment à la lutte, pour ébranler ne fût-ce qu'un peu les murs étroits de l'autocratie entre lesquels ils étouffaient. Les hommes aux idées les plus avancées risquaient leur vie, mais la mort même ne pouvait faire peur aux hommes courageux.

Alexandre Ilitch était de ce nombre. Quand il sentit qu'il n'avait plus la force de supporter plus longtemps l'arbitraire qui écrasait le pays, non seulement il abandonna sans hésiter l'Université et ses études qu'il aimait tant (on le destinait au professorat), mais, sans hésiter, il sacrifia sa vie. Il s'était chargé du travail le plus dangereux : il confectionnait des engins et, en l'avouant au procès, il ne songeait qu'à mettre ses camarades hors de cause. Alexandre mourut en héros, et son sang illumina de la flamme de l'incendie révolutionnaire la voie qu'allait suivre son frère Vladimir.

Ce malheur nous frappa dans l'année où Vladimir terminait ses études au lycée. Malgré cette pénible épreuve qu'il supporta avec une grande fermeté, Volodia, de même que sa sœur Olga, termina ses études cette année-là et obtint la médaille d'or.

Naturellement, les nuées de l'orage qui s'était abattu sur la famille s'épaissirent également sur ses autres membres ; les autorités considéraient avec une grande suspicion le frère cadet et il était à craindre qu'on ne refusât de l'admettre dans aucune université.

F. Kérénski, le directeur du lycée de Simbirsk à l'époque, estimait beaucoup Vladimir Ilitch ; il avait été en très bons termes avec notre père, mort une année plus tôt, et désirait aider son élève richement doué à tourner ces obstacles. C'est ce qui explique le certificat d' « *excellente conduite* » que Kérénski envoya à l'Université de Kazan, et qui avait été signé par les autres membres du conseil pédagogique. Notre père avait été une figure très populaire, très aimée et très respectée à Simbirsk, et, de ce fait, sa famille jouissait d'une grande sympathie. Vladimir Ilitch était la gloire du lycée. En cela, le certificat délivré par Kérénski disait vrai. Il indiquait aussi, avec juste raison, que cette appréciation favorable était due non seulement aux dons naturels, mais aussi à l'application et à la ponctualité de Vladimir Ilitch dans l'exécution de ce qu'on exigeait de lui, qualités développées par la discipline raisonnable qui avait été à la base de son éducation familiale.

Kérénski souligne à dessein, évidemment, que la religion avait été à la base de son éducation, de même qu'il s'efforce de souligner le caractère « *trop renfermé* », et « *insociable* » de Vladimir Ilitch ^[12]. En disant que « *pas une fois, ni par ses paroles, ni par ses actes, Oulianov n'avait fait naître une opinion défavorable sur son compte* », Kérénski pêche légèrement contre la vérité. Toujours hardi et espiègle, remarquant avec justesse les côtés risibles chez les gens, mon frère raillait souvent ses camarades et certains professeurs. À un moment donné Vladimir Ilitch avait pris pour cible de ses railleries le professeur de français, un certain Pohr. Ce Pohr était un fat très borné, cuisinier de son métier, à ce qu'on prétendait, un roublard qui avait épousé la fille d'un propriétaire foncier de Simbirsk et, de cette façon, s'était insinué dans la « société ». Il tournait constamment autour du directeur et de l'inspecteur ; les professeurs honnêtes le méprisaient. Définitivement poussé à bout, il insista pour que l'élève hardi n'eût qu'un « quatre » de conduite comme note trimestrielle.

Étant donné que Volodia était déjà en septième année, cet incident pouvait devenir grave. Notre père me le raconta dans l'hiver de 1885, quand je vins chez nous pour les vacances, et il ajouta que Volodia lui avait donné sa parole que cela ne se reproduirait plus. Mais n'étaient-ce pas ces vétilles qui pour un jeune homme indocile provoquaient souvent l'exclusion du lycée et gâchaient toute une vie ? L'attitude de Kérénski envers notre père et envers toute la famille, ainsi que les dons exceptionnels de Vladimir Ilitch, le mirent à l'abri.

Les mêmes considérations que celles qui avaient dicté le certificat de Kérénski firent que ma mère

^[12] Il n'avait pas de grands amis au lycée, mais on ne pouvait évidemment pas le qualifier d'insociable. (AE.)

décida de ne pas laisser partir Vladimir Ilitch seul à l'Université, mais d'aller s'installer à Kazan, avec toute la famille. À Kazan, à la fin du mois d'août 1887, nous louâmes un logement dans la maison de Rostova, sur la Pervaïa Gora, d'où toute la famille déménagea un mois plus tard pour s'installer dans la maison de Solovieva, rue Novo-Komissariatskaïa.

En ces années d'accalmie et de marasme, alors que la « [Narodnaïa Volia](#) » était déjà supprimée, que le parti social-démocrate n'était pas encore né en Russie, et que les masses n'avaient pas encore engagé la lutte, le seul milieu où le mécontentement n'était pas tombé, comme dans les autres couches de la société, mais se manifestait par des flambées isolées, était celui des étudiants. Parmi eux, il se trouvait toujours des hommes honnêtes, ardents, qui s'indignaient ouvertement, qui essayaient de lutter. Et c'est pourquoi la poigne du gouvernement s'appesantissait sur eux. Perquisitions, arrestations, déportations, tout cela s'abattait le plus violemment sur les étudiants. En 1887, ce joug se renforça encore après l'attentat contre la vie du tsar, qui eut lieu au printemps de cette année à Pétersbourg, et dont les participants étaient presque uniquement des étudiants ^[13].

Les uniformes, les surveillants d'université, l'espionnage et la surveillance la plus stricte, la révocation des professeurs les plus libéraux, l'interdiction de toutes les organisations, même aussi inoffensives que les amicales d'originaires, l'exclusion et l'expulsion de nombreux étudiants ayant attiré si peu que ce fût l'attention, tout cela excita les étudiants dès les premiers mois de l'année universitaire.

À partir de novembre, une vague de « troubles » passa dans toutes les universités. Elle atteignit aussi Kazan. Les étudiants de l'Université de Kazan, réunis le 4 décembre, réclamaient hautement la venue de l'inspecteur et refusaient de se disperser ; quand l'inspecteur parut, ils lui présentèrent une série de revendications, non seulement estudiantines, mais aussi politiques. Les détails de cette collision que mon frère m'exposa à l'époque, m'échappent. Je me rappelle seulement le récit de notre mère qui était allée solliciter au sujet de Volodia ; elle me raconta que l'inspecteur avait repéré Volodia comme un des participants les plus actifs de la réunion ; il l'avait vu dans les premiers rangs, surexcité, serrant les poings, ou presque. Vladimir Ilitch fut arrêté à son domicile, dans la nuit du 4 au 5 décembre et passa plusieurs jours au commissariat de police avec les autres détenus (en tout 40 personnes). Tous furent expulsés de Kazan. [V. Adoratski](#) raconte l'entretien suivant – Vladimir Ilitch le lui relata plus tard – que mon frère eut avec le commissaire de police qui l'escortait après son arrestation :

— Vous vous révoltez, jeune homme, alors que vous avez un mur devant vous.

— Un mur, oui, mais pourri. Un bon coup et il s'écroulera, répondit sans hésiter Vladimir Ilitch.

L'histoire de l'exclusion ne traîna pas. Vladimir Ilitch fut exilé au village de Kokouchkino, à 40 verstes ^[14] de Kazan, dans la propriété de son grand-père maternel, Alexandre Dmitriévitch Blank, où, à l'époque, vivait sous la surveillance de la police, sa sœur Anna (l'auteur de ces lignes), dont le séjour surveillé de cinq ans en Sibérie avait été remplacé, à la requête de notre mère, par l'exil dans ce village. La cinquième partie de cette propriété appartenait à notre mère, et c'est dans le pavillon très froid et dépourvu de tout confort occupé par une de nos deux tantes que notre famille (un peu plus tard notre mère, avec les enfants plus jeunes, se transporta également à Kokouchkino) passa l'hiver de 1887 à 1888.

Nous n'avions pas de voisins, et nous passâmes l'hiver dans un isolement complet. Un cousin germain qui nous faisait de rares visites et le chef de la police du district, tenu de vérifier si j'étais bien là et si je ne faisais pas de propagande parmi les paysans, étaient les seuls visages que nous voyions. Vladimir Ilitch lisait beaucoup, dans le pavillon il y avait une armoire-bibliothèque renfermant les livres de notre défunt oncle, homme érudit, et de vieilles revues avec des articles fort intéressants ; en outre,

^[13] Procès du 1er mars 1887, qui fut jugé par un tribunal de représentants des états. Sur quinze accusés, cinq furent pendus, et, parmi eux, Alexandre Oulianov, le frère aîné de Vladimir Ilitch ; deux furent condamnés à la réclusion perpétuelle dans la forteresse de Schlüsselbourg et les autres à différentes peines de déportation en Sibérie et dans l'île Sakhaline. (AE.)

^[14] Une verste équivalait à 1066 mètres.

nous étions abonnés à plusieurs journaux à la bibliothèque de Kazan. Je me souviens quel événement c'était pour tous quand quelqu'un arrivait de la ville, et avec quelle impatience nous ouvrons le panier tant attendu qui contenait les livres, les journaux et les lettres. De même, inversement, quand une occasion se présentait, nous emplissions le panier des livres à rendre et de notre courrier. Voici un souvenir rattaché à ce panier.

Un soir, nous étions tous occupés à notre correspondance, nous préparions le courrier que le jardinier de notre tante devait emporter le matin de bonne heure dans le panier. Une chose me frappa : Volodia qui, d'ordinaire, n'écrivait presque pas de lettres, griffonnait quelque chose de très long et semblait très excité. Le panier était déjà plein ; notre mère et les petits étaient couchés ; Volodia et moi restions encore à causer, selon notre habitude. Je lui demandai à qui il avait écrit. Il me répondit que c'était à un camarade de lycée, étudiant d'une université du Midi, autant que je m'en souviens. Il lui avait dépeint, naturellement avec beaucoup de fougue, les troubles estudiantins à Kazan et lui demandait ce qui s'était passé à leur université.

J'essayai de démontrer à mon frère l'inutilité de l'envoi d'une telle lettre, le risque absolument gratuit de nouvelles répressions auxquelles son geste pouvait l'exposer. Mais il n'avait jamais été facile de le faire changer d'avis. Surexcité, arpentant la pièce et me répétant avec un plaisir évident les violentes épithètes dont on avait gratifié l'inspecteur et les autres autorités, il se moquait de mes appréhensions et ne voulait pas revenir sur sa décision. Alors je lui signalai le risque qu'il faisait courir à son camarade en lui envoyant une lettre avec un tel contenu à son adresse personnelle ; je lui dis que ce camarade était peut-être, lui aussi, parmi les exclus ou les repérés et qu'une telle lettre aggraverait son sort.

Là-dessus, Volodia réfléchit et puis tomba assez vite d'accord avec cette dernière considération ; il passa à la cuisine et retira du panier, avec un regret visible, la malencontreuse missive. Plus tard, en été, au cours d'une conversation avec notre cousine germaine, j'eus le plaisir de l'entendre déclarer, sur un ton mi-plaisant, mi-sérieux, qu'il m'était reconnaissant d'un conseil. C'était après avoir relu et détruit la lettre qui avait traîné pendant plusieurs mois dans son tiroir.

À Kokouchkino, en plus de ses lectures, Vladimir Ilitch faisait travailler notre frère cadet ; en hiver, il allait à la chasse, chaussé de skis. Mais c'était là, comme on dit, l'essai de son fusil, et sa chasse fut tout l'hiver infructueuse ^[15]. Je pense que cela tenait aussi au fait que, tout comme mes deux autres frères, Volodia ne fut jamais chasseur dans l'âme.

Mais la vie était forcément monotone dans le petit pavillon enseveli sous la neige ; ce qui aidait Volodia, en l'occurrence, c'était son habitude de travailler intensément. Je me rappelle le printemps précoce, très tumultueux, après cet hiver solitaire qui nous avait tous fatigués, le premier printemps que nous ayons passé à la campagne. Je me rappelle mes longues promenades et mes causeries avec mon frère, à travers les champs environnants, avec l'accompagnement des alouettes invisibles dans le ciel, qui chantaient sans répit, les premières pousses de verdure et la neige qui blanchissait encore dans les ravins...

En été nos cousins germains arrivèrent. Volodia eut ainsi des camarades pour se promener, aller à la chasse, jouer aux échecs, mais c'étaient des jeunes gens sans intérêts sociaux, et ils ne pouvaient être pour lui des interlocuteurs intéressants. Bien que plus âgés, ils se sentaient souvent décontenancés devant le mot qui portait ou le sourire malicieux de Volodia.

À dater de l'automne 1888, Vladimir Ilitch fut autorisé à rentrer à Kazan ; notre mère s'y transporta avec les enfants plus jeunes. Un peu plus tard, je reçus, moi aussi, la permission de séjour dans cette ville.

^[15] Je m'en souviens d'après une plaisanterie : un jour, l'été suivant, Volodia, rentré de promenade avec notre cousin germain, déclara : « *Aujourd'hui, un lièvre nous a coupé le chemin.* » – « *Volodia, lui dis-je, c'est sûrement celui que tu as couru tout l'hiver.* » (AE.)

III. LA VIE A KAZAN

Nous louâmes un logement chez Orlova, dans un pavillon de la Pervaïa Gora, non loin de l'Arskoïé Polié. Le logement avait un balcon et un petit jardin assez pittoresque, qui dévalait en pente. Au rez-de-chaussée, il y avait, je ne sais pourquoi, deux cuisines, et au premier, les autres pièces. Volodia se réserva la seconde cuisine, en trop, parce qu'elle était plus isolée et plus commode pour travailler que les pièces du haut ; il s'entoura de livres et passa à lire la plus grande partie de la journée. C'est là qu'il commença à étudier le Livre premier du *Capital* de Karl Marx.

Je me souviens comment le soir, lorsque je descendais chez lui pour bavarder, il m'exposait avec un enthousiasme fougueux les fondements de la théorie de Marx et les nouveaux horizons qu'elle ouvrait. Je le vois, comme si c'était d'hier, assis sur le fourneau tapissé de journaux et gesticulant énergiquement. Une foi robuste émanait de lui et gagnait ses interlocuteurs. Déjà à l'époque il savait convaincre et entraîner par sa parole. Lorsqu'il étudiait quelque chose, ou trouvait de nouvelles voies, il ne pouvait s'empêcher d'en faire part aux autres, de gagner des partisans. À Kazan, il en trouva bientôt : des jeunes gens qui étudiaient, eux aussi, le marxisme et étaient d'esprit révolutionnaire.

Étant donné que notre famille était soumise à une surveillance particulière de la police, ces amis ne venaient presque jamais chez nous ; habituellement, c'était Volodia qui se rendait à l'adresse où ils se réunissaient. Parmi les noms qu'il mentionnait, je rappelle deux : Tchétvergova, une femme âgée, membre de la *Narodnaïa Volia*, dont Volodia parlait toujours avec une grande sympathie, et un étudiant – exclu ou non, je ne m'en souviens plus – Tchirikov, plus tard écrivain, qui se détourna de la révolution et même passa dans le camp ennemi. Cependant, Vladimir Ilitch était assez prudent par égard pour notre mère. Le courage rare avec lequel elle supportait son malheur, la perte de notre frère Alexandre, étonnait et commandait le respect, même de la part de personnes étrangères. Nous, ses enfants, le sentions à plus forte raison, car c'était par sollicitude pour tous qu'elle se dominait, au prix d'un terrible effort de volonté.

[Nadeïda Konstantinovna](#) m'a dit que Vladimir Ilitch lui avait raconté avec quel courage surprenant notre mère avait supporté la perte de notre frère, et plus tard, celle de notre sœur Olga. L'influence qu'elle exerçait sur nous depuis notre enfance était considérable. J'en parlerai plus en détail ailleurs ; ici, je ne citerai qu'un épisode de notre vie à Kazan. Volodia avait commencé à fumer. Notre mère, craignant pour sa santé qui, dans son enfance et son adolescence, n'avait pas été brillante, voulut le persuader d'abandonner le tabac. Après avoir épuisé tous les arguments sur la nocivité du tabac pour la santé, arguments qui, généralement, ont peu de prise sur les jeunes, elle lui fit remarquer qu'il ne devait pas se permettre des dépenses superflues, même minimales (à l'époque nous vivions tous sur la pension de notre mère), puisqu'il ne gagnait rien. Cet argument s'avéra concluant et Volodia cessa de fumer aussitôt et pour toujours. Notre mère me raconta cet épisode avec satisfaction et ajouta que, bien entendu, elle n'avait fourni l'argument des dépenses que comme dernier atout.

Volodia me parlait des exposés qu'on faisait chez eux, me racontait certaines réunions avec une grande animation. Au printemps, comme toujours, l'activité des cercles devint plus énergique et Volodia s'absenta plus souvent le soir. En ce temps-là, comme nous le voyons d'après les études parues récemment sur l'activité des cercles de l'époque, plusieurs cercles existaient à Kazan. Ils ne pouvaient se réunir, ni même se rencontrer, vu les exigences du travail clandestin. Certains membres ne connaissaient même pas l'existence des autres cercles et, en tout cas, ignoraient qui en faisait partie. On ne citait pas les noms sans nécessité. Le cercle central comptait parmi ses membres, à cette époque, un jeune révolutionnaire très actif, un social-démocrate convaincu, [Nikolaï Evgrafovitch Fédosséev](#).

Fédosséev, qui avait été exclu du lycée alors qu'il faisait sa dernière année, engagea une activité

révolutionnaire énergique. Le cercle central possédait une bibliothèque de livres illégaux et interdits et, dès le printemps, il organisa la reproduction des publications locales et la réimpression des ouvrages illégaux rares. Vladimir Ilitch avait entendu parler de ces plans, mais lui-même ne faisait pas partie de ce cercle. Il ne connaissait pas non plus personnellement Fédossév, il avait simplement entendu parler de lui. Cependant, ayant appris les arrestations opérées à Kazan en juillet 1889, il me dit qu'il aurait été probablement pris lui aussi : Fédossév était arrêté, son cercle dispersé ; certains membres du cercle dont faisait partie Vladimir Ilitch, avaient été également saisis. Ce qui sauva Ilitch à l'époque, ce fut le départ de toute notre famille, en mai 1889, pour la province de Samara, où nous emménageâmes dans une propriété située près du village d'Alakaïevka, que notre mère avait achetée par l'intermédiaire de [M. Elizarov](#) ^[16]. À partir de l'automne de cette année, après mon mariage avec M. Elizarov, toute notre famille s'installa à Samara.

Ainsi, Vladimir Ilitch échappa heureusement à la répression de Kazan qui coûta à Fédossév près de deux années et demie de détention, d'abord préventive et puis, après le verdict, à « Kresty » (c'est ainsi que s'appelait la prison Vyborgskaïa, à Pétersbourg, où l'on enfermait les condamnés). Le séjour à Samara, ville plus éloignée, lui permit de travailler plus tranquillement à élaborer sa conception marxiste, et, plus tard, à se préparer aux examens de l'Université. Et l'été passé à la propriété, dans une localité pittoresque et très saine, fortifia certainement sa santé.

IV. LA VIE A SAMARA

Vladimir Ilitch désirait reprendre ses études à l'Université, mais on le lui refusait obstinément et, lorsqu'on l'autorisa enfin, non pas à prendre ses inscriptions, mais à passer l'examen de sortie, il se mit à bâcher les sciences juridiques ; en 1891, il passa cet examen près l'Université de Pétersbourg. Beaucoup s'étonnaient alors qu'ayant été exclu de l'Université, il se fût préparé en une année, sans aide aucune, sans passer aucune épreuve intermédiaire, et cela si bien qu'il passa avec succès l'examen, en même temps que les étudiants de sa promotion. En plus de ses dons exceptionnels, ce qui avait aidé Vladimir Ilitch c'était sa très grande capacité de travail.

Je me souviens qu'un été, dans la province de Samara, il s'était aménagé un cabinet de travail isolé dans une épaisse allée de tilleuls, où il avait fait planter dans la terre un banc et une table. Après le thé du matin, il s'en allait là-bas, chargé de livres, avec la même ponctualité que s'il avait été attendu par un maître sévère ; là, dans une complète solitude, il passait tout son temps jusqu'au dîner, c'est-à-dire jusqu'à trois heures de l'après-midi. Aucun de nous ne passait par cette allée, pour ne pas le déranger.

Il consacrait la matinée à l'étude ; après le dîner, il retournait au même endroit avec un livre sur les questions sociales. Je me souviens, qu'il lisait en allemand la [Situation des classes laborieuses en Angleterre](#), d'Engels. Puis il faisait une promenade et se baignait dans la rivière ; après le thé du soir, on apportait une lampe sur le perron, pour que les moustiques n'envahissent pas les chambres, et, de nouveau, Volodia se penchait sur un livre. Mais si le travail intense ne fit pas de Vladimir Ilitch un homme maussade, un homme livresque, à un âge plus avancé, à plus forte raison il ne le faisait pas tel dans sa jeunesse. À ses heures de loisir, pendant le dîner, pendant la promenade, il plaisantait et bavardait habituellement, égayant tous les autres par son rire contagieux. Sachant travailler comme personne, il savait aussi se reposer comme personne.

À Samara, il y avait évidemment moins de jeunes gens d'esprit révolutionnaire qu'à Kazan, ville universitaire, mais il y en avait tout de même. En outre, il y avait des gens d'un certain âge, anciens déportés rentrés de Sibérie et des personnes surveillées. Ils étaient tous, évidemment, d'orientation populiste ou de la Narodnaïa *Volia*. Pour eux, la social-démocratie était un courant révolutionnaire nouveau ; il leur semblait qu'en Russie il n'y avait pas pour elle de terrain suffisamment propice. Dans

^[16] Un camarade de notre frère Alexandre Ilitch, de l'amicale des étudiants originaires de la région de la Volga. (A.E.)

les coins perdus de l'exil, dans les oulous de Sibérie, ils n'avaient pu suivre les changements intervenus dans la vie sociale, dans l'évolution de notre pays, changements qui s'étaient produits sans eux et qui commençaient à se cristalliser dans les grands centres. Au reste, même dans les centres, les représentants de l'orientation social-démocrate, dont le fondement avait été posé à l'étranger, dès 1883 par le groupe « Libération du Travail »^[17], étaient encore peu nombreux, et c'étaient principalement des jeunes.

Cette tendance commençait seulement à se frayer la voie. Les piliers de la pensée sociale étaient encore les populistes : [Vorontsov \(V.V.\)](#), Ioujakov, Krivenko, et le maître des esprits, le critique et publiciste [Mikhaïlovski](#), qui, autrefois, avait été étroitement lié aux hommes de la *Narodnaïa Volia*. Comme on sait, Mikhaïlovski avait engagé, en 1894, une lutte ouverte contre les social-démocrates dans la revue la plus avancée de l'époque, *Rousskoïé Bogaïstvo* [la Richesse russe]. Pour combattre les opinions ancrées, il fallait tout d'abord s'armer de connaissances théoriques en étudiant Marx et de documentation pour pouvoir appliquer ces connaissances à la réalité russe en étudiant les données statistiques sur le développement de notre industrie, sur notre propriété foncière, etc. Les ouvrages de généralisation dans ce domaine étaient à peu près inexistantes : il fallait remonter aux sources premières et établir sur leur base ses propres conclusions. C'est à ce grand et nouveau travail que Vladimir Ilitch s'attela à Samara.

En continuant à étudier très sérieusement tous les ouvrages de Marx et d'Engels (certains d'entre eux comme la *Misère de la philosophie* n'existaient alors qu'en langues étrangères), il prit aussi connaissance de tous les écrits des populistes et étudia les ouvrages de statistique pour vérifier ces écrits et se faire une idée exacte des possibilités de la social-démocratie en Russie. Les nouvelles données de la filiale de l'Histpart [*Commission d'Histoire du parti communiste russe*] à Samara, attestent le nombre considérable d'ouvrages traitant de ces questions, que Vladimir Ilitch prenait à la bibliothèque municipale. Il lisait, étudiait et rédigeait des comptes rendus de ses lectures. L'un d'eux, qui devint un cahier volumineux, est son ouvrage sur le livre de Postnikov *L'Économie paysanne du Sud de la Russie*, sous le titre : *Les nouveaux mouvements économiques dans la vie paysanne*^[18].

Comme on sait, la grande agriculture capitaliste s'était développée au sud de la Russie plus tôt que dans le centre et dans le nord ; c'est là que surgirent de vastes exploitations agricoles, avec un grand nombre de salariés agricoles sans terre. C'est pourquoi la situation de l'agriculture dans cette région de la Russie était particulièrement intéressante du point de vue de la direction que prenait le développement de notre économie. Évidemment, Postnikov était loin de se placer à un point de vue révolutionnaire ; Vladimir Ilitch laissa de côté ses indications concernant diverses réformes : il ne lui emprunta que la documentation de fait et en tira ses propres conclusions.

Ce compte rendu, de même que les autres écrits antérieurs sur ses études du marxisme (par exemple ses exposés sur la *Misère de la philosophie*, et contre les populistes : V. V. – Vorontsov – et Ioujakov), Vladimir Ilitch en donnait lecture dans les cercles d'études de la jeunesse locale. Vladimir Ilitch fut le premier de la famille à faire la connaissance, à Samara, de Vadim Andréévitch Ionov, un ami de Mark Timoféévitch Elizarov, mon mari. Ionov était plus âgé que Vladimir Ilitch et s'en tenait au point de vue de la *Narodnaïa Volia*. À l'époque c'était la figure la plus marquante parmi la jeunesse de Samara et il jouissait d'une certaine influence. Peu à peu Vladimir Ilitch l'attira à ses côtés. Alexéi Pavlovitch Skliarenko (Popov) avait été exclu du lycée de Samara et avait été emprisonné à « Kresty » après son premier procès ; il était du même âge que Vladimir Ilitch et fut tout de suite entièrement des nôtres. Autour de Skliarenko se groupaient les jeunes séminaristes, les jeunes filles, élèves de l'école d'aides-médecins. Vladimir Ilitch prenait la parole dans ce cercle, ainsi que dans les cercles populistes ; dans ces derniers, les débats étaient passionnés. On discutait aussi beaucoup lors des rencontres et des causeries avec les vieux *narodovoltsy*. Parmi eux, Vladimir Ilitch voyait le plus souvent Alexandre Ivanovitch Livanov, qu'il tenait en haute estime pour sa trempe révolutionnaire.

^[17] Groupe « Libération du Travail », premier groupe marxiste russe organisé par G. Plékhanov, à Genève, en 1883, et qui déploya une activité intense pour diffuser le marxisme en Russie. (NR.)

^[18] Publié dans le tome 1er des *Œuvres* de Lénine. (A.E.)

Vladimir Ilitch, qui savait prendre partout ce qu'il y avait de meilleur, ne se bornait pas à contester les opinions de Livanov et des autres *narodovoltsy* ; il se pénétrait de leur expérience révolutionnaire, écoutait avec intérêt et retenait leurs récits sur les procédés de lutte révolutionnaire, sur les méthodes de travail clandestin, sur les conditions dans les prisons, sur les contacts qu'on pouvait établir avec l'extérieur ; il écoutait les récits sur les procès des populistes et des *narodovoltsy*. Ce qui attirait dans Alexandre Ivanovitch, c'était son tact et sa délicatesse ; il ne soulignait jamais, comme le faisaient beaucoup de vieux révolutionnaires, l'inexpérience des jeunes. La plupart des discuteurs prenaient pour une fougue juvénile et une assurance excessive le grand courage et l'intransigeance de Vladimir Ilitch.

Dans les années vécues à Samara et plus tard, on ne lui pardonnait pas ses vives attaques contre ces piliers de l'opinion publique, universellement reconnus, qu'étaient Mikhaïlovski, V. V. Karéev, d'autres encore. Pendant les quatre hivers que Vladimir Ilitch passa à Samara, les milieux les plus autorisés de la société d'avant-garde considéraient Vladimir Ilitch comme un jeune homme très doué, mais trop sûr de lui et trop violent. Ce n'était que dans les cercles des jeunes, des futurs social-démocrates, que Vladimir Ilitch jouissait d'une estime illimitée. Les comptes rendus de Vladimir Ilitch sur les écrits de V. V., de Ioujakov et de Mikhaïlovski, dont il avait donné lecture dans les cercles d'études de Samara, remaniés plus tard, formèrent trois cahiers sous le titre commun : *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*. L'un de ces cahiers n'a pas été retrouvé jusqu'à présent ; les deux autres ont été inclus dans ses *Œuvres complètes* ; et, comme on l'a indiqué avec juste raison, ils renferment déjà les principes essentiels des conceptions qu'il développa plus tard, les principes du léninisme.

Mais la période de Samara ne fut pas seulement une école théorique pour Vladimir Ilitch. La vie dans cette province aux paysans typiquement russes lui donna une bonne partie de la connaissance et de la compréhension de cette couche sociale, qui nous étonnèrent tellement plus tard. Aussi bien dans l'exposé de la partie agraire de notre programme et dans toute la lutte pré-révolutionnaire que dans l'édification de notre Parti après la victoire, cette connaissance joua un rôle considérable. Et Vladimir Ilitch savait la puiser partout.

Skliarenko travaillait comme secrétaire chez le juge de paix Samoïlov, homme à principes et à idées avancées. Avec son patron, il se rendait dans les villages pour juger des procès, recevait les paysans venus à la ville pour porter plainte. C'est ainsi qu'il recueillait de précieux renseignements sur la situation des paysans dans le district. Il faisait part de ses observations à Vladimir Ilitch. Celui-ci s'entretenait aussi à ce sujet avec Samoïlov lui-même et avec d'autres connaissances qui avaient de nombreuses relations avec la paysannerie. Mais la documentation la plus abondante, il la puisa dans les récits de Mark Timoféevitch Elizarov, issu d'une famille de paysans de la province de Samara et qui avait conservé des liens étroits avec ses villageois. Il s'entretenait également avec Pavel Timoféevitch, frère aîné de Mark. C'était ce qu'on appelait un paysan « cossu » ; il s'était enrichi en prenant à ferme les terres voisines, appartenant à la famille impériale, et qu'il sous-louait aux paysans. Figure la plus populaire dans son village, il était toujours parmi les délégués élus au *zemstvo* ^[19]. Comme tous les hommes de ce type, il aspirait à arrondir son capital et voulait se faire marchand, ce qui lui réussit par la suite.

Cela m'étonnait grandement de voir avec quel intérêt Volodia pouvait causer longuement avec ce *koulak* semi-illettré, étranger à tout idéal ; ce n'est que plus tard que je compris qu'il en tirait des informations sur la situation des paysans, sur la différenciation qui s'opérait parmi eux, sur les opinions et les aspirations de cette couche économiquement privilégiée du village. Volodia riait aux éclats, d'un rire communicatif, comme toujours, en écoutant certains récits du marchand, et celui-ci

[19] Assemblée d'auto-administration provinciale créé en 1864. Leurs compétences se limitaient à des questions purement locales telles que la construction d'hôpitaux, de routes, les statistiques, etc. Leurs activités étaient contrôlées par les gouverneurs et le Ministère de l'Intérieur qui pouvaient suspendre leurs décisions. Leurs membres, issus de la noblesse locale et de la bourgeoisie, étaient élus au suffrage censitaire et adhéraient notamment au parti libéral (Cadet).

était extrêmement content de l'attention qu'on lui montrait et se pénétrait d'un grand respect pour l'intelligence de Vladimir Ilitch. Mais il ne pouvait comprendre que Volodia riait souvent non pas des marchands villageois, non pas de l'habileté avec laquelle ils faisaient leurs affaires, mais des populistes, de leur foi naïve en la solidité de la structure économique et sociale à la campagne, en la solidité de la communauté paysanne.

Dans ces conversations se manifestait la capacité, caractéristique d'Ilitch, de causer avec tout le monde, de tirer de chacun ce qui lui était nécessaire ; la capacité de ne pas se détacher du terrain, de ne pas se laisser écraser par la théorie, mais de scruter sagement la vie qui l'entourait et de prêter une oreille attentive à sa voix. C'est dans cette capacité de demeurer un disciple ferme d'une théorie précise et, en même temps, de tenir sagement compte de toutes les particularités et de tous les changements du flot de vie qui déferlait alentour, de ne pas perdre de vue une seule minute la ligne générale de principe, et de ne pas se détacher un seul instant du sol natal russe sur lequel il se trouvait, c'est dans l'union de ces aptitudes, comme on l'a déjà indiqué plus d'une fois, que résidait la principale source de la force et du prestige d'Ilitch. Mais, dans ses jeunes années, à l'écouter bavarder avec animation et plaisanter, à entendre son rire insouciant, personne n'aurait pu déceler cette source. Vladimir Ilitch ne parlait jamais comme un livre et n'imposait à personne sa théorie ; il savait être un camarade gai, sans malice, aux heures de loisirs ; mais même ces loisirs, il savait les utiliser pour prêter une oreille attentive à la vie environnante et en tirer tout ce qui lui était précieux et nécessaire pour suivre sa voie, pour s'acquitter de la tâche qui était sa raison d'être.

Vladimir Ilitch a également beaucoup profité de sa communication directe avec les paysans d'Alakaïevka, où, pendant cinq étés de suite, il passa de trois à quatre mois, ainsi qu'avec ceux du village de Bestoujevka, où il allait avec Mark Timoféévitch chez les parents de ce dernier. Mais, en s'entretenant avec les paysans pour se renseigner sur leur situation, Ilitch s'efforçait de les faire causer plus qu'il ne parlait lui-même – dans tous les cas, il n'exprimait pas ses opinions. Et cela, non pas seulement parce qu'il lui fallait compter avec sa situation de surveillé par la police. Non. Il savait qu'en parlant directement de la révolution et du socialisme, il ne toucherait pas les paysans ; qu'il fallait s'adresser à une autre couche de la population, aux ouvriers industriels ; il se réservait pour eux. Il était étranger à toute phrase et il savait que de ses conversations avec les paysans il ne sortirait aucune action.

C'est ainsi que grandissait et se développait insensiblement, dans une ville de province et dans le calme d'une petite propriété isolée, le même Lénine qui a jeté les bases du Parti communiste bolchevique) de Russie et l'a conduit à la victoire, et, après la victoire, à l'édification du pays sur la base de ses principes.

Les années vécues à Samara et l'année passée précédemment à Kazan n'étaient que des années préparatoires pour son activité qui se développa si largement par la suite. Mais, en même temps, ces années furent peut-être les plus importantes dans la vie de Vladimir Ilitch : c'est à cette époque que s'est formée et définitivement cristallisée sa physionomie révolutionnaire.

V. DEBUT DE L'ACTIVITE REVOLUTIONNAIRE DE VLADIMIR ILITCH OULIANOV (N. LENINE)

1. DE SAMARA A PETERSBOURG

En automne 1893, Vladimir Ilitch se transporta de Samara à Pétersbourg pour y engager une action révolutionnaire. Dès 1891, il avait passé les derniers examens à l'Université. Samara ne pouvait lui fournir un vaste champ d'action, la ville donnait trop peu d'aliments à son intelligence, et il avait déjà épuisé les possibilités d'étude théorique du marxisme que lui offrait Samara. Pourquoi donc n'était-il pas parti dès l'automne 1892, alors qu'il avait terminé ses études à l'Université, pourquoi était-il resté

encore une année à Samara ?

À cette question je puis répondre : il était resté pour notre mère. En décrivant l'enfance et l'adolescence de Vladimir Ilitch j'ai déjà dit la grande autorité dont jouissait notre mère, l'ardent amour dont elle était l'objet de sa part, comme aussi de notre part à tous. Tous ceux qui la connaissaient s'étonnaient de la fermeté avec laquelle elle avait supporté ses malheurs accablants, ses enfants le sentaient à plus forte raison. La perte de notre frère aîné était un malheur extrême, et cependant il ne l'avait pas abattue ; elle fit preuve d'une extraordinaire force de volonté ; cachant ses larmes et sa douleur, elle prit soin de ses enfants comme auparavant, et même plus, parce qu'après la mort de son mari elle était seule à s'en occuper. Elle s'efforçait de ne pas assombrir leur jeune existence, de les aider à bâtir leur avenir, leur bonheur... Et elle comprenait leurs aspirations révolutionnaires.

Cette sollicitude était si étonnante, l'exemple qu'elle donnait à ses enfants était si beau, qu'eux aussi désiraient encore plus qu'auparavant embellir sa vie, alléger son chagrin. Or, l'année où Vladimir Ilitch finit ses études à l'Université, un nouveau malheur s'abattit sur notre famille : au printemps, notre sœur Olga mourut de la fièvre typhoïde à Pétersbourg. Vladimir Ilitch y était justement allé pour passer la première moitié de ses examens. Il dut conduire sa sœur à l'hôpital (malheureusement, l'hôpital était très mauvais) ; puis, son état s'étant aggravé, il manda notre mère par télégramme. Vladimir Ilitch était seul avec notre mère, pendant les premiers jours, les plus pénibles. Il la ramena à Samara. Il vit se manifester, à ce nouveau coup du sort, le courage de notre mère et, tout d'abord, sa délicatesse envers les autres. Bien qu'elle s'efforçât de dominer son chagrin, notre mère souffrait beaucoup. Olga était une charmante jeune fille, remarquablement douée et très énergique.

En automne 1890, elle s'était rendue à Pétersbourg pour faire ses études aux Cours supérieurs de jeunes filles. Ni Kazan, ni à plus forte raison Samara ne possédait d'établissements d'enseignement supérieur pour les jeunes filles, et Olga désirait passionnément étudier. Aux Cours, elle se distingua dès la première année par ses connaissances et sa capacité de travail ; ses amies – Z. Nevzorova-Krijjanovskaïa, Torgoniskaïa et feu A. Iakoubova – disaient que c'était une jeune fille remarquable, qui se distinguait entre toutes les élèves du cours. Ses amies venaient la trouver quand elles ne comprenaient pas quelque chose ou avaient des doutes. Olga s'était fait du mal parce que, déjà souffrante, elle leur donnait des explications sur la chimie et les autres matières, pour les examens qui avaient commencé. Elle cherchait également des voies vers une activité sociale et serait certainement devenue une révolutionnaire remarquable et dévouée. Après sa mort, une seule chose pouvait un peu alléger le chagrin de notre mère : c'était la présence, à côté d'elle, de ses autres enfants. Et Volodia resta encore un an à la maison, à Samara. Mais vers la fin de ce dernier hiver, il s'ennuyait beaucoup par moments, car il aspirait à un centre plus animé, à un champ d'action plus vaste pour son activité révolutionnaire : en ces années-là, Samara n'était qu'une sorte d'étape sur le chemin conduisant de la Sibérie, du véritable exil, vers les centres de la vie intellectuelle qu'étaient les capitales et les villes universitaires.

Je me souviens d'un entretien que j'ai eu avec Volodia au sujet d'une nouvelle de A. Tchékhouv, parue cet hiver-là dans une revue : *La salle n° 6*. Parlant du talent de ce récit, de la forte impression qu'il avait produite sur lui, – Volodia aimait Tchékhouv – il définit au mieux cette impression en disant :

— Lorsque j'ai eu fini de lire cette nouvelle hier soir, j'ai eu peur tout bonnement, je ne pouvais plus rester dans ma chambre, je me suis levé et je suis sorti. J'avais l'impression que, moi aussi, j'étais enfermé dans la salle n° 6.

L'heure était tardive, chacun s'était retiré chez soi ou dormait déjà. Il n'avait personne avec qui échanger quelques mots. Ces paroles de Volodia me firent entrevoir son état d'esprit : pour lui, Samara était déjà devenue une *Salle n° 6* ; il cherchait à s'en échapper presque autant que le malheureux malade de Tchékhouv. Et il résolut fermement de partir dès l'automne.

Mais il ne voulut pas se rendre à Moscou où toute notre famille se transporta avec notre frère cadet

Mitia, qui allait prendre ses inscriptions à l'Université de Moscou. Volodia décida de s'installer dans un centre intellectuel plus animé, et plus révolutionnaire aussi, à Pétersbourg. Les Pétersbourgeois traitaient alors Moscou de grand village ; en ces années-là, Moscou était encore, à bien des égards, une ville provinciale, et Volodia en avait par-dessus la tête de la province. Et, probablement que son intention de rechercher des contacts avec les ouvriers, d'engager une action révolutionnaire énergique, lui faisait préférer s'établir seul, hors de la famille dont il aurait pu compromettre les membres.

Vers la fin de l'automne, après nous être installées à Moscou, nous nous rendîmes, ma mère et moi, à Pétersbourg pour voir Volodia. Ma mère avait d'ailleurs un but particulier : elle voulait lui acheter un pardessus d'hiver. Volodia avait toujours été très peu pratique dans les choses ordinaires de la vie, il ne savait pas et n'aimait pas acheter quoi que ce fût pour lui-même ; et, plus tard également, c'était ma mère ou moi qui, d'habitude, nous en chargions. En cela, il tenait de notre père pour qui ma mère commandait toujours les complets, dont elle choisissait le tissu ; tout comme Volodia, notre père était absolument indifférent à la question de savoir ce qu'il allait mettre ; il s'habitua à ses vêtements et, semble-t-il, n'en aurait jamais changé de sa propre initiative. En cela, comme en bien d'autres choses, Volodia était tout le portrait de son père.

2. NOUVELLES CONNAISSANCES ET RELATIONS

Arrivé à Pétersbourg, Vladimir Ilitch commença à nouer des relations, peu à peu et avec circonspection : il savait que le gouvernement était prévenu contre lui parce qu'il était le frère d'Alexandre Ilitch. Il voyait que souvent, pour avoir imprudemment parlé, des jeunes se faisaient arrêter avant d'avoir eu le temps de rien faire. Les phrases creuses, les bavardages, lui étaient étrangers : il voulait porter son savoir, son travail dans la couche de la population qui, il le savait, accomplirait la révolution : parmi les ouvriers. Il cherchait à se lier avec les gens qui partageaient ses opinions, qui ne croyaient pas que la révolution pût être faite par la paysannerie, d'esprit prétendument socialiste et qui, soi-disant, partageait les croyances et les habitudes communistes de ses ancêtres, non plus que par les intellectuels, pleins d'abnégation, prêts à sacrifier leur vie, mais isolés. Il recherchait ceux qui savaient fermement, comme lui, que la révolution en Russie serait accomplie par la classe ouvrière ou qu'elle ne se ferait pas du tout (paroles de [Plékhanov](#)).

Ces hommes, les social-démocrates, étaient alors une minorité. La majorité des gens instruits, d'esprit révolutionnaire, professaient des opinions populistes ou celles de la *Narodnaïa Volia*, mais l'organisation ayant été détruite, toute activité faisant défaut, peu de gens se manifestaient activement : il y avait surtout des paroles et du bruit. Vladimir Ilitch préférait se tenir à l'écart de ce bavardage d'intellectuels. La police, les autorités estimaient alors plus dangereux les représentants de la « Narodnaïa Volia », qui pratiquaient la violence, apportaient la mort aux autres et mettaient en jeu leur propre vie. Les social-démocrates, qui s'assignaient pour but une propagande pacifique parmi les ouvriers, paraissaient moins dangereux en comparaison. Zvolianski, directeur du département de la police, disait à leur sujet : « *Un petit groupe. Quand pourront-ils faire quelque chose ? Pas avant cinquante ans.* »

La société envisageait les social-démocrates à peu près de la même façon. Si un guide spirituel de l'époque comme Mikhaïlovski ne comprenait pas les conceptions de Marx au point qu'il ne voyait pas – ou qu'il estompait – leur portée révolutionnaire, que pouvait-on attendre des larges couches de la population !

Personne, ou peu s'en faut, ne lisait Marx ; on se faisait une idée des social-démocrates surtout d'après leur activité parlementaire légale en Allemagne. En Russie, à l'époque, il n'y avait même pas trace de parlement ; c'est pourquoi la jeunesse impatiente, qui aspirait à l'action révolutionnaire, avait l'impression que les social-démocrates russes s'étaient simplement choisis une voie plus tranquille : attendre, tout en lisant Marx, que l'aube de la liberté se lève sur la Russie. Il semblait qu'en l'occurrence l'objectivité de Marx servait simplement à masquer la mollesse, une ratiocination sénile en mettant les choses au mieux, et, en les mettant au pire, des intérêts égoïstes. C'est ainsi que les vieux

révolutionnaires, rentrés du bague ou de l'exil, et qui faisaient autorité pour les jeunes, considéraient les disciples russes de Marx.

Leur jeunesse à eux avait été un élan ardent et audacieux vers la lutte contre l'autocratie toute-puissante ; lorsqu'ils allaient au peuple, ils abandonnaient leurs livres et faisaient bon marché des diplômés... Et ils regardaient, avec tristesse, sans la comprendre, la jeunesse nouvelle, sérieuse comme les jeunes ne le sont pas d'habitude, qui jugeait possible de s'entourer de gros livres de sciences, alors que rien n'avait encore bougé, que l'absolutisme demeurait entier et que la situation du peuple restait lamentable comme par le passé. Ils y voyaient quelque chose comme de la froideur. Ils étaient prêts à appliquer à cette jeunesse les paroles de Nékrassov :

*Indigne est le citoyen
Dont l'âme est froide pour sa patrie,
Reproche amer entre tous...*^[20]

Chaque époque a ses exigences et, ordinairement, les représentants de la vieille génération comprennent mal les idéaux et les aspirations de la génération montante, qui a commencé à penser dans des conditions sociales modifiées. Et si les conditions politiques en Russie étaient restées les mêmes, les conditions économiques commençaient à changer fortement : le capitalisme englobait des domaines de plus en plus vastes ; il devenait toujours plus évident que l'évolution suivrait chez nous le même cours qu'en Occident, que le chef de la révolution serait chez nous, comme là-bas, le prolétariat. Or, les partisans des vieilles opinions populistes ne comprenaient pas qu'il s'agissait là non pas d'indifférence ou de mauvaise volonté, mais que tel était le cours du développement et qu'on n'y pouvait rien ; il leur semblait que les marxistes, en suivant aveuglément la voie de l'Occident, voulaient faire passer tous les paysans par la fournaise de l'usine. Selon eux, les paysans avaient des opinions communistes qui devaient leur permettre d'éviter le chemin difficile, passant par le capitalisme, lequel apportait, surtout à son premier stade, des calamités et des souffrances innombrables au peuple.

« *Mieux vaudrait se passer du capitalisme* », disaient-ils par la bouche de V. V. (Vorontsov), de Ioujakov et d'autres populistes ; et ils s'efforçaient de découvrir des preuves que ce « mieux vaudrait » était possible. Ils s'indignaient contre les marxistes, comme l'homme qui ne comprend pas la nécessité d'une opération s'indigne contre la froideur et la sécheresse du chirurgien, qui soumet tranquillement le malade à toutes les souffrances qu'entraîne l'opération, sans prétendre que « mieux vaudrait » s'en passer.

Ce bon petit « mieux vaudrait se passer du capitalisme », Vladimir Ilitch le raillait féroce dans ses discours de cette période et dans ses premiers écrits, consacrés principalement à la critique du populisme. Nous renvoyons le lecteur à son ouvrage déjà cité : *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*, qui donne le meilleur exposé des opinions d'Ilitch en cette période et qui, reproduit au duplicateur en cahiers, était passionnément lu par les jeunes.

En hiver 1893, avant que ces cahiers n'eussent paru, Vladimir Ilitch était intervenu contre les populistes, à Moscou. Il était venu chez nous passer les vacances de Noël. D'ordinaire, on organisait des soirées pendant les fêtes. À une de ces soirées avec causerie, organisée dans un logement d'étudiants, Vladimir Ilitch parla contre les populistes. [Il dut s'empoigner surtout avec le célèbre écrivain populiste – V. V. \(Vorontsov\)](#). N'ayant jamais vu V. V., Vladimir Ilitch ne savait pas contre qui il parlait ; il se fâcha même contre son amie^[21] qui l'avait amené à cette soirée, pour ne pas lui avoir dit qui était son adversaire. Il avait parlé avec la hardiesse qui lui était propre, armé de pied en cap de ses connaissances et avec toute sa force de persuasion. L'audace du jeune homme inconnu paraissait excessive aux partisans de l'adversaire. Toute la jeunesse d'esprit marxiste était ravie de cet appui inattendu et regrettait qu'après avoir tancé V. V., l'inconnu se fût rapidement éclipsé. Vladimir Ilitch s'en voulut par la suite : piqué au vif par le ton autoritaire avec lequel V. V. avait exprimé ses opinions

^[20] Poème *Poète et Citoyen*. (NR.)

^[21] M. Iasnéva-Goloubéva. (A.E.)

périmées, il avait parlé trop ouvertement dans une ambiance non conspirative. Mais cette soirée-là n'eut pas de suites fâcheuses : pendant les fêtes, la police de Moscou aimait, elle aussi, festoyer, et puis personne ne connaissait le nom d'Ilitch, on l'appelait le « *Petersbourgeois* ». Mais son intervention fit une grande impression sur la jeunesse moscovite : elle avait expliqué bien des choses aux jeunes marxistes, elle leur donnait un appui et les poussait en avant.

À Pétersbourg également Vladimir Ilitch eut peu de relations cet hiver-là. Il se lia avec un cercle de technologues, groupés autour des frères [Krassine](#) avec lesquels il s'était mis en contact à Nijni-Novgorod ; puis il fit la connaissance de quelques ouvriers conscients et actifs tels que [Babouchkine](#) (fusillé en Sibérie après la révolution de 1905) et [V. Chelgounov](#), aveugle depuis longtemps, qui, maintenant encore, fait des conférences à Moscou où il évoque ses souvenirs ^[22]. Il fit connaissance avec certains écrivains marxistes légaux comme [P. Strouvé](#) et [A. Potressov](#), dont le rapprochait la lutte commune contre les populistes. Au demeurant, Potressov fut son très proche camarade plus tard aussi, à la rédaction de *l'Iskra*, jusqu'à la scission au IIe congrès, en 1903. Mais, tout en dirigeant avec Strouvé les coups contre les populistes, Vladimir Ilitch fut le premier à deviner en lui certains traits d'un non-révolutionnaire, qui ne tire pas toutes les conclusions de la doctrine de Marx et s'arrête à un marxisme purement légal, professoral et bourgeois. Il pressentit en lui un futur cadet ^[23] et, dès cette époque, attaqua ardemment cette déviation nuisible, sous le pseudonyme de *K. Toulina*, dans un article publié dans le recueil : *Documents pour caractériser notre développement économique*, édité par Potressov en 1895.

Ce recueil ne put franchir les barrières de la censure, comme l'avait réussi le livre que Plékhanov avait fait paraître antérieurement, sous le pseudonyme de Beltov : *Essai sur le développement de la conception moniste de l'Histoire*. Ce titre subtil avait sauvé le livre de Plékhanov, qui renfermait des attaques virulentes contre les populistes et exprimait nettement le point de vue des marxistes révolutionnaires, tandis que le recueil *Documents*, malgré plusieurs articles secs, bourrés de chiffres, fut saisi à cause de l'article de Toulina, et brûlé. On ne réussit à sauver que quelques exemplaires, et c'est pourquoi peu de gens purent lire alors l'article de Vladimir Ilitch. Ainsi, la censure eut vite fait de saisir la différence entre le marxisme révolutionnaire – la social-démocratie – et le marxisme légal. Certains populistes révolutionnaires commencèrent à comprendre, eux aussi, cette différence ; qu'en réalité leurs adversaires social-démocrates étaient aussi des révolutionnaires et qu'on ne pouvait pas les mettre dans le même sac que les « marxistes légaux », qui, ayant établi que la Russie « *se mettait à l'école du capitalisme* », (épigraphe du livre de Strouvé *Notes critiques sur le développement économique de la Russie*) n'en déduisaient nullement qu'il était nécessaire de lutter contre le régime existant.

D'aucuns parmi les jeunes *narodovoltsy* qui ne reconnaissaient pas l'importance de notre communauté paysanne (dans un des chapitres précédents nous avons vu qu'Alexandre Ilitch et ses camarades ne la reconnaissaient déjà plus en 1887), commencèrent à se rapprocher des social-démocrates, s'étant convaincus que non seulement ceux-ci n'étaient pas contre la lutte politique, mais qu'ils l'inscrivaient sur leur drapeau. C'est ainsi que les *narodovoltsy* qui possédaient une imprimerie à Pétersbourg (imprimerie Lakhtinskaïa) proposèrent d'eux-mêmes aux social-démocrates d'imprimer leurs tracts et brochures, estimant que la seule différence entre les deux tendances, c'était que les social-démocrates s'adressaient aux ouvriers et non aux autres classes de la société, mais que leur tendance était également révolutionnaire. C'est à l'imprimerie Lakhtinskaïa que furent publiés un grand nombre de tracts de Vladimir Ilitch ainsi que sa brochure *À propos des amendes* ; la seconde brochure *À propos des grèves* fut confisquée lors de la saisie de l'imprimerie et perdue.

Mais cela eut lieu plus tard. Après son premier hiver à Pétersbourg, Vladimir Ilitch passa l'été de 1894 avec nous, dans les environs de Moscou, à Kouzminski, non loin de la station Lioublino, sur la ligne de Kursk. Il vivait presque en solitude et travaillait beaucoup. Pour se reposer, il se promenait dans les environs, avec son frère cadet et sa sœur et c'est alors qu'il leur inculqua les fondements de la doctrine

^[22] Chelgounov est mort en 1939. (N.R.)

^[23] Cadets – c.-d. (parti constitutionnel-démocrate) – parti de la bourgeoisie monarchiste libérale, constitué en octobre 1905 ; il préconisait l'instauration de la monarchie constitutionnelle en Russie. (N.R.)

social-démocrate. Parmi les social-démocrates moscovites, il voyait Mickiewicz, dont il avait fait la connaissance à Nijni-Novgorod, Ganchine et les frères Maslennikov. Ces camarades se chargèrent de faire imprimer ses cahiers *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates*, qui parurent en automne 1894, à Moscou et à Pétersbourg, reproduits au duplicateur.

Je me souviens que, n'ayant pas eu le temps de lire son cahier sur Mikhaïlovski dans le manuscrit, je dus le chercher ensuite à Moscou. Ce n'était pas si facile, parce que l'intervention de Mikhaïlovski contre les social-démocrates avait indigné bien des gens et plusieurs réponses manuscrites, ou imprimées par des moyens de fortune, circulaient à Moscou. Ces réponses ne pouvaient pas être imprimées légalement et cela soulevait l'indignation contre Mikhaïlovski qui attaquait et calomniait des adversaires bâillonnés. On m'avait parlé de deux ou trois réponses et, en les caractérisant, on m'avait dit :

— Il y en a une très sérieuse, mais on trouve des expressions vraiment inadmissibles.

— Par exemple ? demandai-je vivement.

— Eh bien, par exemple : Mikhaïlovski a fait chou blanc.

— Je vous en prie, trouvez-moi cette réponse-là, dis-je, absolument certaine qu'elle appartenait à la plume de Volodia. Par la suite, nous avons ri avec lui de l'indice d'après lequel j'avais infailliblement reconnu son écrit.

3. LA LUTTE CONTRE LES «ECONOMISTES»

En plus des populistes et des « marxistes légaux », Vladimir Ilitch eut encore à combattre ceux qu'on appelait les « économistes ». L'économisme était une tendance qui niait la nécessité d'une lutte politique des ouvriers et d'une agitation dans les masses ouvrières en faveur de cette lutte. Elle procédait du désir sain et naturel d'aborder les ouvriers politiquement incultes et qui, dans leur masse, gardaient encore leur foi dans le tsar, en partant de leurs besoins quotidiens et revendications. Il s'agissait de faire les premiers pas vers ces masses qu'il fallait éveiller, chez lesquelles il fallait développer la volonté de défendre leur dignité et la conscience qu'ils ne pouvaient chercher leur salut que dans l'union, dans la cohésion ; et il s'agissait de contribuer à cette union. Or, on ne pouvait réaliser l'union que sur des revendications immédiates, pratiques, tout d'abord sur la protestation contre l'oppression de la part du patronat. Ainsi, l'appel à se soulever contre la journée de travail démesurément prolongée, contre la réduction des salaires par diverses fraudes, l'appel à revendiquer de l'eau bouillie à l'heure du repas, une journée de travail plus courte le samedi pour pouvoir aller aux bains, la suppression des amendes injustes, le renvoi des contre-maîtres grossiers, qui s'en faisaient accroire, etc., ces appels étaient compris des ouvriers les moins développés, les plus ignorants.

En s'unissant autour de ces revendications quotidiennes, ils apprirent à lutter ensemble, à défendre unanimement et fermement les intérêts communs et le succès qui couronnait cette lutte leur faisait sentir leurs propres forces et les unissait encore plus. Le succès des premières grèves – plus les revendications présentées étaient minimales et justifiées » et plus facilement elles étaient satisfaites – encourageait et stimulait à aller de l'avant mieux que toute propagande. Les améliorations obtenues dans la situation des ouvriers leur permettaient de lire davantage et de se développer. C'est pourquoi tous les social-démocrates qui s'adressaient aux masses ouvrières commençaient leur propagande par des revendications économiques. Les tracts de Vladimir Ilitch parlaient également des revendications les plus vitales des ouvriers de telle usine ou fabrique, produisant ainsi une forte impression.

Au cas où les patrons refuseraient de satisfaire pacifiquement les revendications des ouvriers, on recommandait de recourir à la grève. Le succès d'une grève dans une entreprise incitait les autres à user de cette méthode de lutte. C'était l'époque où l'on passait de la propagande dans les petits cercles à l'agitation dans les masses. Et Vladimir Ilitch était de ceux qui s'affirmaient pour cette transition. La

différence entre la propagande et l'agitation a été le mieux définie, peut-être, par Plékhanov : « *La propagande donne beaucoup d'idées à un petit groupe de personnes, et l'agitation donne une idée aux masses.* »

Mais si le premier contact avec des ouvriers tout à fait ignorants devait se baser nécessairement sur les besoins économiques immédiats, personne, dès le début, n'a dit plus nettement que Vladimir Ilitch que ce ne devait être qu'une première étape, que l'on devait développer la conscience politique, dès les premières causeries et dès les premiers tracts. Je me souviens d'un entretien que j'ai eu avec lui à ce sujet à la fin de l'automne 1895, peu de temps avant son arrestation, alors que j'étais de nouveau venue le voir à Pétersbourg.

— Comment parler de politique à des ouvriers ignorants pour qui le tsar est un second dieu, et qui ne prennent qu'avec crainte et circonspection même les tracts traitant de revendications économiques. On risque ainsi de les rebuter, lui disais-je, ayant en vue les ouvriers de Moscou encore plus ignorants.

Vladimir Ilitch m'expliqua alors que tout dépendait de la façon de s'y prendre.

— Certes, si on commence d'emblée à parler contre le tsar et contre le régime existant, on ne fera que rebuter les ouvriers. Mais toute la vie quotidienne est imprégnée de « politique ». La brutalité et le despotisme des *ouriadniks* ^[24] du commissaire de Police, du gendarme, leur intervention dans tout conflit avec le patron, invariablement dans l'intérêt de ce dernier, l'attitude des détenteurs du pouvoir envers les grèves, tout cela a vite fait de montrer aux côtés de qui ils se placent. Il faut simplement le souligner à chaque fois dans les tracts, dans les articles, montrer le rôle joué par l'*ouriadnik* local ou le gendarme ; et la pensée, orientée peu à peu dans ce sens, ira plus loin. Ce qui importe c'est de le souligner dès le début, de ne pas laisser s'accréditer l'illusion qu'on peut obtenir quelque chose rien qu'en luttant contre le patron.

— Ainsi, par exemple, dit Vladimir Ilitch, on vient de promulguer une nouvelle loi sur les ouvriers (je ne me rappelle plus exactement à quoi elle se rapportait. – A.E.). Il faut l'expliquer, montrer ce que cette loi donne aux ouvriers, et ce qu'elle donne aux fabricants. Ainsi, dans le journal que nous publions, nous insérons un éditorial : « *A quoi pensent nos ministres ?* », qui montre aux ouvriers ce qu'est notre législation, les intérêts de qui elle défend. C'est à dessein que nous parlons des ministres et non pas du tsar. Mais cet article est un article politique, et l'éditorial de chaque numéro doit toujours être tel, pour que le journal forme la conscience politique des ouvriers.

Cet article, qui était dû à la plume de Vladimir Ilitch, était effectivement compris dans le premier numéro du journal *Rabotchéïé Diélo* [La Cause ouvrière], qui ne vit pas le jour à l'époque car il fut saisi, comme on sait, lors de l'arrestation de Volodia et de ses camarades, le 9 décembre 1895. Je lus cet article, ainsi que les autres matériaux pour le premier numéro du *Rabotchéïé Diélo*, alors qu'il était en préparation. L'impression du numéro au duplicateur était compliquée et on devait le préparer longtemps à l'avance. Je me souviens que cet article, populaire et combatif, attaquait avec virulence un ministre.

Si j'en parle avec tant de détails, c'est pour signaler combien avaient tort les gens qui, nombreux, penchaient alors vers l'« économisme » et qui, plus tard, cherchaient à se justifier en rappelant que Vladimir Ilitch, lui aussi, avait rédigé à l'époque des tracts sur des sujets économiques. La saisie en manuscrit de ce numéro du journal avec l'éditorial politique, puis l'éloignement de Vladimir Ilitch, pendant plus de quatre ans, donnaient un certain terrain à ces tentatives de justification, bien que, pendant son bref séjour en liberté avant la déportation, tout comme de sa prison et de l'exil, Vladimir Ilitch se fût prononcé sous ce rapport avec assez de précision pour qu'on ne pût l'accuser d'« économisme ». Il suffit de rappeler ne serait-ce que sa protestation, envoyée de l'exil, contre le *Credo* ^[25] de Kouskova.

^[24] Grade subalterne de la police rurale. (N. du Trad.)

^[25] Exposé de ses convictions. (A.E.)

Cette orientation nettement politique était propre à Ilitch, dès e début ; elle découlait de la doctrine judicieusement comprise de Marx, elle correspondait également aux opinions du groupe « Libération du Travail », ancêtre de la social-démocratie russe, plus exactement de son fondateur, Plékhanov. Vladimir Ilitch connaissait bien ses opinions d'après ses écrits ; en outre il avait fait sa connaissance pendant l'été 1895, quand il s'était rendu à étranger. Le but officiel était de se reposer et de se soigner après une fluxion de poitrine et le but non officiel était d'entrer en rapports avec le groupe « Libération du Travail ».

Vladimir Ilitch était très satisfait de son voyage, qui eut pour lui une grande importance. Plékhanov avait toujours joui d'une grande autorité à ses yeux. Il fit plus ample connaissance alors avec [Axelrod](#). À son retour, il raconta que ses rapports avec Plékhanov, quoique bons, étaient restés assez distants ; tandis qu'avec Axelrod ils furent très proches, amicaux. Vladimir Ilitch attachait beaucoup de prix à leur opinion à tous deux. Pus tard, il leur envoya de son exil, aux fins d'impression, la brochure intitulée [Les tâches des social-démocrates russes](#). Et quand je lui fis connaître l'opinion élogieuse des anciens à propos de sa brochure, il m'écrivit : « *Leur approbation de mes écrits, c'est la chose la plus précieuse que je puisse imaginer.* »

Et après son entrevue avec eux, il s'engagea encore plus résolument et plus énergiquement dans la voie de l'organisation d'un parti politique des social-démocrates en Russie. À son retour de l'étranger, Vladimir Ilitch vint chez nous, à Moscou, et nous parla beaucoup de son voyage et des entretiens qu'il avait eus ; il était très content, très animé, je dirais même rayonnant, cela, principalement, parce qu'il avait réussi à faire passer par la frontière de la littérature illégale.

Sachant que, par suite de sa situation de famille, on le surveillait avec une sévérité particulière, Vladimir Ilitch n'avait pas l'intention d'emporter avec lui quoique ce fût d'interdit ; mais, une fois à l'étranger, il n'avait pu y tenir ; la tentation était trop forte et il emporta une valise à fond double. C'était, à l'époque, le moyen habituel pour transporter de la littérature illégale qu'on glissait entre les deux fonds. Ces valises étaient faites dans des ateliers à l'étranger avec beaucoup de soin. Mais le procédé était parfaitement connu de la police ; le seul espoir, c'était que les policiers n'iraient tout de même pas fouiller chaque valise.

Mais voici qu'à la visite de la douane, on retourna sens dessus dessous la valise de Vladimir Ilitch et, de plus, les préposés cognèrent du doigt sur le fond. Sachant que les douaniers expérimentés décèlent ainsi l'existence d'un second fond, Vladimir Ilitch crut, comme il nous le raconta plus tard, qu'il était pris. Le fait qu'on l'eût laissé partir et qu'il eût pu livrer la valise à bon port, à Pétersbourg, où elle fut vidée, l'avait mis d'une excellente humeur, qu'il manifesta en arrivant chez nous, à Moscou.

4. FILATURE ET ARRESTATION

Certes, il est très possible que Vladimir Ilitch ne se fût pas trompé, que le contenu secret de la valise eût effectivement été découvert ; mais, comme cela se pratiquait alors, on n'arrêtait pas sur-le-champ l'homme suspect, pour pouvoir repérer toutes les personnes qui recevaient la littérature, qui la diffusaient, et monter ainsi un grand procès.

En automne 1895, Vladimir Ilitch était l'objet d'une filature serrée. Il m'en parla quand je revins le voir, comme je l'ai déjà dit, à la fin de l'automne de cette année-là. Il me dit que s'il était arrêté, il ne fallait pas laisser notre mère à se rendre à Pétersbourg ; les démarches dans différentes administrations lui seraient particulièrement pénibles, car elles lui rappelleraient les démarches analogues faites pour son fils aîné. Cette fois-là, je fis la connaissance, chez mon frère, de V. Chelgounov, qui était alors un ouvrier encore jeune et vigoureux.

Vladimir Ilitch me raconta comment, à plusieurs reprises, il avait dépisté ses limiers. Il avait une bonne vue, des jambes agiles ; ses récits, qu'il faisait avec beaucoup de vivacité, en riant gaiement, étaient très

drôles. Un cas surtout est resté gravé dans ma mémoire. Un mouchard filait obstinément Vladimir Ilitch qui ne voulait à aucun prix l'amener à l'adresse où il devait se rendre, mais n'arrivait pas non plus à le semer. En observant ce compagnon indésirable, Ilitch remarqua qu'il s'était tapi sous un porche. Alors, dépassant rapidement ce porche, il entra d'un bond dans le vestibule de la même maison et put observer de là-bas, avec plaisir, comment le limier, qui avait bondi hors de son embuscade, se démenait, : ayant perdu la piste.

— Je m'étais installé, racontait-il, dans le fauteuil du portier ; là, j'étais invisible, mais moi, par la vitre, je pouvais tout observer et je m'amusais à voir son embarras. Un homme qui descendait l'escalier regarda avec étonnement l'individu qui occupait le fauteuil du portier et se tenait les côtes.

Mais si, grâce à son adresse, Vladimir Ilitch réussissait parfois à échapper aux poursuites, la police, les *dvorniks* [concierges] qui, à l'époque, étaient la police des maisons, et les meutes d'espions, étaient les plus forts. Ils parvinrent enfin à repérer Vladimir Ilitch et ses camarades, qui, bien que peu nombreux, devaient faire une foule de choses interdites : se rencontrer à des réunions clandestines, visiter des logements d'ouvriers surveillés, se procurer et diffuser de la littérature illégale, écrire, recopier et distribuer des tracts, etc. La répartition du travail était réduite, parce que le nombre des militants était réduit ; aussi chacun d'eux attirait-il rapidement l'attention de la police. En plus des limiers de la rue, il y avait encore des provocateurs qui s'insinuaient dans les cercles, sous le masque d' « amis » ; tel était à l'époque, le dentiste Mikhaïlov, qui, sans faire partie du cercle où travaillait Vladimir Ilitch, disposait de renseignements sur les autres cercles. Ces provocateurs s'introduisaient également dans les cercles ouvriers ; ajoutons que les ouvriers d'alors étaient naïfs et mordaient facilement à l'hameçon. Ceux qui s'acquittaient d'une action illégale ne « vivaient » pas longtemps à l'époque : cette action n'avait commencé à se développer qu'à partir de l'automne 1895 et déjà le 9 décembre, Vladimir Ilitch et une grande partie de ses camarades étaient « retirés de la circulation ».

C'est ainsi que la première période d'activité de Vladimir Ilitch fut clôturée par les portes de la prison. Mais en ces deux années et demie, une grande étape avait été franchie par lui personnellement ainsi que par notre mouvement social-démocrate. En ce laps de temps, Vladimir Ilitch avait livré des batailles décisives aux populistes, il avait nettement affirmé sa nature de révolutionnaire marxiste, après s'être désolidarisé des différentes déviations, il avait noué des relations avec le groupe des marxistes russes à l'étranger qui avaient jeté les bases de la diffusion du marxisme en Russie. Et, ce qui est encore plus important, il avait commencé le travail pratique, s'était mis en contact avec les ouvriers et s'était affirmé comme chef et organisateur du parti, aux années où l'on doutait encore que ce parti pût se constituer dans les conditions de la Russie d'alors. Et bien que le parti eût été fondé sans lui (Ier congrès du Parti), alors qu'il était en exil, il le fut sous sa pression, après qu'il eut jeté les bases de la première organisation politique de la social-démocratie à Pétersbourg, envisagea la création du premier organe politique du parti et organisa les premières grandes grèves dans tout Pétersbourg et à Moscou.

VI. VLADIMIR ILITCH EN PRISON

Vladimir Ilitch avait été arrêté malade et les nerfs épuisés par l'agitation nerveuse du travail des derniers temps. La fameuse fiche anthropométrique de 1896 donne une idée de son état de santé. Après le premier interrogatoire, il nous envoya à Moscou Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa, chargée d'une commission. Dans une lettre chiffrée, il l'avait priée de nous avertir d'urgence que lorsqu'on lui avait demandé où se trouvait la valise qu'il avait rapportée de l'étranger, il avait répondu qu'il l'avait laissée chez nous, à Moscou. « *Il faut qu'ils achètent une valise pareille et la fassent passer pour la mienne... et le plus vite possible, sinon on me poursuivra.* » C'était ce que disait sa communication, dont je me souviens bien, car je dus acheter avec toute sorte de précautions et rapporter à la maison une valise – Nadejda Konstantinovna nous en avait donné une description très vague – qui, bien entendu, ne ressemblait pas du tout à celle à double fond rapportée de l'étranger. Pour que cette valise n'eût pas

un air flambant neuf, je l'emportai avec moi à Pétersbourg quand j'y allai pour rendre visite à mon frère et apprendre où en était son procès.

A Pétersbourg, les premiers temps, cette valise joua un si grand rôle, dans toutes les conversations avec les camarades, dans l'échange de lettres chiffrées avec mon frère et pendant nos entrevues, que, dans la rue, je me détournais des vitrines où était exposé cet objet dont j'avais par-dessus la tête : je ne pouvais plus le voir tranquillement. Mais bien qu'on y eût fait allusion au premier interrogatoire, on ne put éclaircir ce point, et cette accusation, comme cela arrivait souvent, fut noyée parmi d'autres pour lesquelles on avait trouvé des preuves plus irréfutables. C'est ainsi que furent prouvées son association et ses relations avec un certain nombre de militants arrêtés en même temps que lui ; chez l'un d'eux, Vanéev, on avait saisi un numéro manuscrit du journal illégal *Rabotchéïé Diélo* ; on prouva sa liaison avec les ouvriers des cercles où Vladimir Ilitch faisait un cours, dans le faubourg Nevskaïa Zastava. Bref, les preuves suffisaient pleinement pour engager une instruction judiciaire.

La seconde personne qui vint nous trouver à Moscou après l'arrestation de mon frère, fut [Mikhaïl Alexandrovitch Silvine](#), un membre de son cercle resté en liberté ; il nous parla d'une lettre envoyée de la prison par Vladimir Ilitch au nom de la personne chez qui il prenait ses repas. Dans cette première longue lettre écrite en prison, Vladimir Ilitch exposait le plan du travail qu'il entendait faire la-bas ; il voulait préparer la documentation pour l'ouvrage qu'il projetait : *Le développement du capitalisme en Russie*. Le ton sérieux de cette longue missive à laquelle était jointe une très longue liste d'ouvrages scientifiques et de recueils de statistiques, dissimulait adroitement ses buts secrets et la lettre arriva à destination sans aucune rature. Pourtant, dans cette lettre à ses camarades Vladimir Ilitch demandait qui avait été arrêté en même temps que lui, ni plus ni moins ; il l'avait demandé sans s'être entendu avec eux au préalable, mais de façon telle que ses camarades comprirent et lui répondirent aussitôt et que les argus vigilants ne se doutèrent de rien.

— Dès sa première lettre, Vladimir Ilitch nous a demandé qui fut été arrêté, me dit Silvine, admiratif, et nous lui avons répondu.

Malheureusement, seule la première partie de cette lettre a été conservée ; la liste d'ouvrages qui y était jointe n'existe plus : apparemment, elle a été perdue pendant les recherches des livres. La plupart des ouvrages énumérés étaient effectivement nécessaires à Vladimir Ilitch pour son travail, de sorte que cette lettre courait deux lièvres là la fois et, contrairement au proverbe que l'on connaît, elle les avait atteints tous les deux. Je ne puis rétablir de mémoire que certains des titres que Vladimir Ilitch avait adroitement introduits dans sa liste, pour s'enquérir du sort de ses camarades. Ces titres étaient accompagnés d'un point d'interrogation, que l'auteur de la lettre mettait pour indiquer soi-disant que le titre du livre qu'il citait de mémoire n'était peut-être pas exact, mais qui, en réalité, voulait dire qu'en ce cas-là il ne demandait pas un livre mais posait une question. Il interrogeait en se servant des pseudonymes de ses camarades. Certains d'entre eux convenaient fort bien au caractère des livres dont il avait besoin, et la question ne pouvait attirer l'attention. Ainsi, à propos de Vassili Vassiliévitch Starkov, il demandait : « *V.V. Les destinées du capitalisme en Russie* ». Le pseudonyme de Starkov était « *Vé-vé* ». A propos des camarades Vanéev et Silvine, de Nijni-Novgorod, dont les pseudonymes étaient « *Minine* » et « *Pojarski* », la question aurait dû arrêter un censeur plus attentif des lettres des prisonniers, étant donné que le livre n'avait aucun rapport avec le sujet de l'ouvrage projeté ; c'était Kostomarov : *Les héros du temps trouble*. C'était tout de même un livre scientifique, un livre d'histoire et, naturellement, exiger de ceux qui parcouraient des liasses de lettres qu'ils aperçussent cette disparité, c'eut été exiger d'eux une trop grande dose de perspicacité. Cependant tous les pseudonymes ne cadraient pas aussi facilement avec les titres des ouvrages scientifiques. Un des livres suivants, cité à côté d'autres livres effectivement nécessaires pour son travail, était le livre de Brehm, *Les petits rongeurs*. Ici, le point d'interrogation concernait, sans aucun doute, le camarade [Krjijanovski](#) qui portait le surnom de « *Souslik* »^[26]. De même, le titre d'un livre de Mayne Reid *The Mynoga*, écrit en anglais, désignait Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa, baptisée du pseudonyme de « *posion* » ou

^[26] Zisel. (N. du Trad).

« *minoga* »^[27]. Ces titres auraient pu, semble-t-il, attirer l'attention des censeurs, mais le ton sérieux de la lettre, la masse énorme des livres énumérés et, en outre, la phrase écrite par précaution et qui figurait sur le second feuillet (perdu) : « *la diversité des livres me servira de correctif à la monotonie de ma situation* », endormirent leur vigilance.

Malheureusement, ma mémoire n'a gardé que ces quelques titres, au sujet desquels nous avons beaucoup ri à l'époque. Je me rappelle encore « *Goutchoul* » ou « *Goutchioule* » ; c'était le nom, écrit intentionnellement dans une orthographe française compliquée, d'un auteur fantastique de je ne sais plus quel livre historique. Cela devait signifier Goutsoul, c'est-à-dire Zaporozjetz. Je me souviens encore qu'à propos des *Héros du temps trouble*, Silvine nous raconta qu'ils avaient répondu : « *La bibliothèque ne possède que le premier tome de cet ouvrage* », c'est-à-dire que seul Vanéev avait été arrêté, et non Silvine.

Vladimir Ilitch avait été enfermé dans la maison de détention préventive, appelée brièvement la « préventive ». Les conditions d'emprisonnement étaient alors assez favorables. On autorisait habituellement les visites un mois après l'arrestation, à raison de deux fois par semaine : une entrevue personnelle et une autre commune, à travers un grillage. La première, en présence d'un gardien, durait une demi-heure ; la seconde une heure entière. Les gardiens faisaient les cent pas, l'un derrière la cage, munie d'un grillage de fer, où étaient introduits les détenus, et l'autre dans le dos des visiteurs. Le brouhaha qui régnait ces jours-là, la fatigue générale qu'il devait causer aux gardiens, ainsi que le bas niveau intellectuel de ces derniers, permettaient, en s'y prenant bien, de parler presque de tout pendant ces visites.

Les paquets alimentaires étaient acceptés trois fois par semaine, les livres deux fois. Les livres étaient examinés non par les gendarmes mais par les fonctionnaires du procureur du tribunal, qui se trouvait dans la maison voisine ; et cet examen, vu la grande masse de livres apportés, n'était sans doute qu'une simple formalité dans la plupart des cas. On autorisait l'envoi de livres assez largement, sans grosses confiscations ; on autorisait même les revues mensuelles et, plus tard, les hebdomadaires également. De cette façon, les détenus n'étaient pas coupés de la vie, ce qui est un des côtés les plus pénibles de la détention cellulaire. La bibliothèque de la « préventive », formée de divers dons, était assez fournie ; de sorte que beaucoup de camarades, surtout parmi les ouvriers, y complétaient sérieusement leur instruction.

Vladimir Ilitch, qui s'apprêtait à une longue détention, et, ultérieurement, à un exil lointain, décida d'utiliser pendant ce temps les bibliothèques de Pétersbourg, afin de rassembler la documentation pour l'ouvrage qu'il avait projeté : *Le développement du capitalisme en Russie*. Il joignait à ses lettres de longues listes d'ouvrages scientifiques et de recueils de statistiques, qu'on se procurait pour lui à l'Académie des Sciences, à la bibliothèque de l'Université et ailleurs. Pendant la plus grande partie de l'emprisonnement de Vladimir Ilitch, nous vécûmes, ma mère et moi, à Pétersbourg, et je devais porter à mon frère des piles énormes de livres qui encombraient tout un coin de sa cellule. Plus tard, les conditions devinrent plus sévères à cet égard : le nombre des livres délivrés au détenu dans sa cellule fut diminué et rigoureusement déterminé. Mais, à l'époque, Ilitch pouvait, sans se presser, copier des extraits des recueils de statistiques et recevoir d'autres livres – sciences et belles-lettres – en langues russe et étrangères.

La grande quantité de livres que nous lui transmettions favorisait nos contacts. Vladimir Ilitch, du temps où il était encore en liberté, m'avait enseigné les principes de la correspondance chiffrée, et nous correspondions très activement, en mettant des points ou des tirets peu apparents dans les caractères et en marquant par un signe convenu le livre et la page de la lettre.

Nous nous sommes joliment abîmé les yeux avec cette correspondance ! Mais elle nous permettait de communiquer, de transmettre ce qui était nécessaire ou secret et c'est pourquoi elle nous était très précieuse. Grâce à elle, les murs les plus épais et la surveillance la plus sévère ne pouvaient empêcher

^[27] La lamproie. (N. du Trad.)

nos entretiens. Mais, naturellement, nous ne parlions pas uniquement du plus nécessaire. Je lui donnais des nouvelles du dehors, ce qui, en dépit de tout le camouflage, n'était pas commode à dire pendant les visites. Il me chargeait de commissions du même genre, me priait de dire ceci ou cela aux camarades, nouait des relations, correspondait avec eux par le truchement des livres de la bibliothèque de la prison ; il me demandait de leur faire savoir sur quelle planche de la cage, où on laissait les détenus se promener, était collé au pain noir un billet destiné à tel ou tel d'entre eux. Il montrait une grande sollicitude pour ses camarades : il écrivait des lettres d'encouragement à ceux qui, comme il l'avait entendu dire, s'énervaient ; il demandait qu'on leur procurât tel ou tel livre ; qu'on obtînt une visite pour ceux qui n'en avaient pas encore eu. Ces soucis lui prenaient beaucoup de temps et à nous aussi. Sa belle humeur inaltérable et son humour soutenaient le moral de ses camarades.

Heureusement pour Ilitch, les conditions de son emprisonnement étaient, on peut le dire, favorables. Évidemment, il avait maigri et, surtout, il avait jauni vers la fin de sa détention ; mais même son estomac, au sujet duquel il avait consulté à l'étranger un grand spécialiste suisse, était en meilleur état pendant son année de prison que dans l'année qui l'avait précédé. Notre mère lui préparait et lui apportait trois fois par semaine des aliments en se conformant au régime prescrit par le spécialiste ; en outre, il recevait un dîner payé et du lait. Apparemment, la vie régulière dans ce « sanatorium » russe, vie à laquelle on ne pouvait naturellement pas même songer dans l'agitation nerveuse du travail clandestin, eut un effet favorable sur sa santé.

Les entrevues avec mon frère étaient très intéressantes et très riches de contenu. On pouvait surtout beaucoup bavarder pendant les visites, à travers le grillage. Nous parlions par allusions, en mêlant des mots étrangers pour les termes aussi incommodes que « grève » ou « tract ». J'amassais des nouvelles et je m'ingéniais à les lui communiquer. Mon frère, lui, s'ingéniait à me communiquer les siennes, à m'interroger. Et comme nous riions gaiement tous les deux lorsque nous avions réussi à communiquer ou à comprendre quelque chose de compliqué ! Nos entrevues avaient l'air d'un bavardage insouciant et animé ; mais en réalité, l'esprit était sans cesse tendu : il fallait savoir dire, savoir comprendre, ne pas oublier toutes les commissions. Je me rappelle qu'un jour où nous nous étions laissés aller à employer un trop grand nombre de termes étrangers, le gardien dit sévèrement dans le dos de Vladimir Ilitch :

— Il est interdit de parler les langues étrangères. Le russe seul est autorisé.

— C'est interdit, dit mon frère avec vivacité, en se tournant vers lui, eh bien, je parlerai russe. Ainsi, tu diras à cet homme d'or... et il continua l'entretien.

Je hochai la tête en riant : l'« homme d'or » devait signifier Goldman ; puisqu'on interdisait les mots étrangers, Volodia avait traduit le nom allemand en russe, pour qu'on ne pût comprendre qui il désignait.

En un mot, même en prison, Vladimir Ilitch manifestait sa bouillonnante énergie de toujours. Il avait su organiser sa vie telle façon que toute sa journée était remplie, surtout par un travail scientifique, évidemment. C'est en prison qu'il rassembla une vaste documentation pour *Le développement du capitalisme en Russie*. Vladimir Ilitch se hâtait. Un jour, vers la fin de sa détention, je lui annonçai que d'après les rumeurs, le procès allait bientôt être terminé. Il s'exclama :

— C'est trop tôt, je n'ai pas encore eu le temps de rassembler toute la documentation !

Mais même ce grand travail ne lui suffisait pas. Il voulait participer à la vie illégale, révolutionnaire, qui battait son plein à l'époque. Cet été-là (1896) se déroulaient à Pétersbourg de grandes grèves des ouvriers du textile, qui, ensuite, gagnèrent Moscou, grèves qui firent époque dans le mouvement révolutionnaire du prolétariat. On sait la panique que ces grèves soulevèrent dans les milieux gouvernementaux, que le tsar avait peur, à cause de ces grèves, de revenir du Midi à Pétersbourg. Dans la ville tout grondait et bouillonnait. Le moral était excellent, l'humeur enthousiaste. L'année du

couronnement de Nicolas II avec sa Khodynka ^[28] de triste mémoire, fut marquée par une première action d'essai des ouvriers des deux centres principaux la première marche, menaçante pour le tsarisme, des ouvriers, marche pas encore politique, il est vrai, mais déjà étroitement unie et massive.

Il est difficile aux camarades plus jeunes d'apprécier et de se représenter tout cela maintenant ; mais pour nous, après le pénible joug des années 80, alors qu'on vivait comme des taupes et que les réunions se tenaient dans de petits réduits, cette grève était un événement considérable. Devant nous « semblaient s'être ouvertes toutes grandes les portes d'une prison obscure sur les lointains et l'éclat d'un jour radieux » ; c'était comme si, à travers la brume de l'avenir, nous était apparue la préfiguration du mouvement ouvrier qui pouvait et devait faire triompher la révolution. La social-démocratie, théorie livresque, utopie lointaine d'on ne savait quels marxistes pédants, avait pris corps ; elle s'affirmait comme une force vitale à la fois pour le prolétariat et pour les autres couches de la société. Une fenêtre s'était ouverte dans la casemate étouffante de l'autocratie russe ; nous tous aspirions avidement l'air frais et nous nous sentions vigoureux et énergiques comme jamais.

L'« Union de lutte pour la libération de la classe ouvrière », comme fut appelée après l'arrestation de Vladimir Ilitch l'union qu'il avait fondée, devenait de plus en plus populaire. Les entreprises, l'une après l'autre, s'adressaient à l'Union, en la priant de publier des tracts à leur intention. On lui envoyait aussi des réclamations ; « *Pourquoi l'Union nous a-t-elle oubliés ?* » On demandait aussi des tracts de portée générale, surtout pour le premier mai. Les camarades restés en liberté regrettaient que Vladimir Ilitch ne pût les rédiger. Lui-même le désirait vivement. Par ailleurs, il avait déjà ébauché des plans de brochures, comme, par exemple : *À propos des grèves*.

La question du programme le préoccupait. Et il entreprit d'écrire en prison des textes illégaux. Il était évidemment impossible de les transmettre en écriture chiffrée. Il fallait employer un procédé d'écriture invisible, que l'on pût déchiffrer au-dehors. Vladimir Ilitch se rappela un jeu d'enfants ; il se mit à écrire avec du lait entre les lignes d'un livre un texte qu'on ferait apparaître simplement en le chauffant au-dessus d'une lampe. A cet effet, il se confectionnait des encriers minuscules avec de la mie de pain noir, pour pouvoir les avaler s'il entendait du bruit à la porte ou si quelqu'un venait l'observer par le judas. Et il nous racontait en riant qu'un jour il avait eu une si grande déveine qu'il avait dû avaler coup sur coup six encriers.

Je me rappelle qu'en ces années-là, avant la prison et après, Ilitch aimait à dire : « *Il n'est pas de ruse qu'on ne puisse surpasser.* » Et il s'y exerçait en prison, avec l'ingéniosité qui lui était propre. En prison, il rédigeait des tracts ; il écrivit la brochure *À propos des grèves* qui fut confisquée lors de la saisie de l'imprimerie Lakhtinskaïa (c'était Nadejda Konstantinovna qui l'avait déchiffrée et recopiée). Puis il rédigea [le programme du parti](#) et une « *notice explicative* » assez détaillée, que je recopiai en partie moi-même, après l'arrestation de Nadejda Konstantinovna. Ce programme, lui non plus, ne vit pas le jour : quand il fut entièrement recopié, je le remis à A. Potressov ; après son arrestation, il fut détruit par la personne à qui il l'avait confié ^[29].

En plus du travail, j'héritai de Nadejda Konstantinovna le dépôt secret du matériel illégal : un petit guéridon qu'un camarade menuisier avait fabriqué sur les indications d'Ilitch. Le bouton fait autour qui ornait l'unique pied du guéridon, plus gros que les pieds ordinaires, se dévissait, et dans le creux on pouvait introduire un rouleau assez épais. C'est là que, la nuit venue, je cachais la partie du travail recopiée, tandis que je détruisais soigneusement l'original : les feuillets chauffés au-dessus de la lampe. Ce guéridon nous rendit de grands services : il ne fut pas repéré lors des perquisitions opérées aussi bien chez Vladimir Ilitch que chez Nadejda Konstantinovna ; la dernière partie recopiée du programme

^[28] Khodynka – champ Khodynskoïé, à Moscou, où fut organisée le 18 mai 1896 une fête populaire à l'occasion du couronnement de Nicolas II. Par suite de la carence criminelle des autorités qui n'avaient pas assuré le bon ordre, près de 2000 personnes périrent étouffées et écrasées dans la bousculade, et des milliers d'autres furent estropiées. (NR.)

^[29] Cette notice explicative manuscrite avait été également confisquée, longtemps on la crut perdue. Après la mort de Vladimir Ilitch, un exemplaire incomplet fut retrouvé et publié dans le n° 3 (26) de la « *Prolétarskaïa Revolioutsia* » [Révolution prolétarienne], 1924. (A.E.)

ne fut donc pas saisie et elle me fut remise, en même temps que le guéridon, par la mère de Nadia Konstantinovna. L'aspect du guéridon n'éveillait aucun soupçon ; c'est seulement plus tard que le bouton, à force d'être souvent dévissé, usa son pas de vis et commença à se détacher.

Au début Vladimir Ilitch détruisait soigneusement les brouillons des tracts et des autres écrits illégaux, après les avoir recopiés avec du lait ; ensuite, mettant à profit sa réputation d'homme faisant un travail scientifique, il les conserva entre les feuillets de statistiques et autres extraits, recopiés de sa fine écriture. D'ailleurs, une chose telle que, par exemple, la notice explicative détaillée pour le programme, n'aurait pu être détruite en brouillon : il était impossible de la recopier en un jour ; et puis, Ilitch, en la méditant, y apportait sans cesse des corrections et des additions. Un jour, pendant la visite, il me raconta avec son humour habituel comment, pendant une nouvelle perquisition dans sa cellule, l'officier de gendarmerie, après savoir vaguement feuilleté le tas de livres, tableaux et extraits empilés dans un coin, s'en tira par une plaisanterie :

— Aujourd'hui il fait trop chaud pour s'occuper de statistique.

Mon frère me dit alors qu'en somme il ne s'était pas trop inquiété :

— Il n'aurait rien trouvé dans un tas pareil ; puis il ajouta en riant aux éclats :

— Je suis dans une meilleure situation que les autres citoyens de l'empire russe ; moi, on ne peut pas m'arrêter.

Il riait, lui, mais moi, évidemment, j'étais inquiète ; je le priai d'être plus prudent et lui dis que s'il se faisait prendre, on ne pouvait pas l'arrêter, mais on pouvait à coup sûr fortement aggraver sa peine, on pouvait même le condamner au baigne pour avoir eu l'audace d'écrire des textes illégaux en prison. C'est pourquoi j'attendais toujours avec angoisse qu'il me renvoyât le livre avec son message chimique. Je me rappelle avoir attendu avec une nervosité particulière le retour du livre contenant la notice explicative pour le programme, laquelle, je le savais, était entièrement écrite entre les lignes avec du lait.

Je redoutais qu'au moment de l'examen du livre par l'administration de la prison, on ne découvrit quelque chose de suspect, qu'en cas de retard les lettres n'apparussent toutes seules, comme cela arrivait parfois quand le lait était trop épais. Et, comme par un fait exprès, on ne me rendit pas les livres au jour fixé. Tous les autres parents avaient reçu le jeudi les livres qui avaient été rendus par les détenus le jour même ; et à moi, le gardien dit brièvement : « *Rien pour vous* » ; pourtant, à la visite d'où je revenais à l'instant, mon frère m'avait déclaré avoir rendu les livres. Ce retard, qui arrivait pour la première fois, me fit supposer qu'Ilitch s'était fait prendre ; la physionomie toujours lugubre du gardien qui rendait les livres me parut encore plus sinistre. Évidemment, il était impossible d'insister, et je subissais vingt-quatre heures de tourments, jusqu'au lendemain où les livres, et dans leur nombre celui qui contenait la notice pour le programme, me furent remis.

Il arrivait que mon frère lui aussi sonnât l'alarme sans raison. Dans l'hiver de 1896, après plusieurs arrestations (peut-être après l'arrestation de Potressov), j'arrivai par hasard en retard à la visite, et n'entrai qu'avec le dernier groupe, ce que je ne faisais pas d'ordinaire ; Vladimir Ilitch en conclut que j'avais été arrêtée et détruisit un brouillon qu'il avait préparé.

Mais ces émotions étaient rares ; elles ne se produisaient que dans des circonstances exceptionnelles, telles que de nouvelles arrestations ; d'une façon générale Ilitch était d'une humeur étonnamment égale ; maître de lui et très gai pendant les visites, il dissipait nos inquiétudes par son rire communicatif. Nous tous, les parents des détenus, ne savions quel verdict attendre. En comparaison des *narodovoltsy*, les social-démocrates étaient punis assez légèrement. Mais le dernier incident à Pétersbourg avait été le procès de N. Brousnev, qui avait eu une fin sévère : quatre années de détention cellulaire et dix années d'exil en Sibérie orientale, tel était le verdict prononcé contre le chef de cette

affaire.

Nous craignons fort un long emprisonnement que beaucoup n'auraient pas supporté, et qui, dans tous les cas, aurait sérieusement compromis la santé de mon frère. Au bout d'une année d'emprisonnement, Zaporozetz souffrait de graves troubles nerveux qui, par la suite, se révélèrent une maladie mentale incurable ; Vanéev maigrissait et toussait (il mourut en exil, de la tuberculose, un an après sa libération) ; Krjijanovski et les autres étaient, eux aussi, plus ou moins nerveux.

C'est pourquoi la condamnation à trois ans de déportation dans la Sibérie orientale fut accueillie par tous avec un vrai soulagement.

Le verdict fut prononcé en février 1897. À la suite des démarches de notre mère, Vladimir Ilitch fut autorisé à se rendre en Sibérie librement à ses frais. C'était un adoucissement considérable, étant donné que les stationnements dans les prisons intermédiaires ôtaient beaucoup de forces et usaient les nerfs.

Je me rappelle que le jour de la libération de mon frère, la camarade Iakoubova accourut dans la chambre que nous occupions ma mère et moi et embrassa mon frère, en riant et pleurant tout à la fois. Et je me rappelle très nettement le visage de Vladimir, pâle et amaigri mais rayonnant et expressif, quand, pour la première fois, il se hissa sur l'impériale d'un tramway à chevaux et, de là-haut, me fit un signe de tête.

Il pouvait voyager en tramway par les rues de Pétersbourg, et voir ses camarades, parce que tous les « décembristes » libérés avaient été autorisés à passer trois jours dans leur famille, à Pétersbourg, avant leur départ. Cette faveur inouïe avait été obtenue d'abord par la mère de [I. Tséderbaum \(Martov\)](#) pour son fils, grâce à ses relations avec Zvolianski, le directeur du département de la police ; ensuite, puisqu'il y avait déjà un précédent, le chef de la police ne jugea pas possible de refuser la même faveur aux autres. Finalement, tous se virent, se firent photographier en groupe (photo bien connue), organisèrent deux réunions du soir qui se prolongèrent très tard ; la première, chez [Stépan Ivanovitch Radtchenko](#), et la seconde, chez Tséderbaum. On disait que la police s'était avisée après coup qu'elle avait commis une bétise en laissant se promener dans Pétersbourg ces social-démocrates qui n'étaient pas du tout les gens paisibles qu'on croyait ; on racontait encore que Zvolianski avait reçu une verte réprimande à ce sujet. Quoi qu'il en soit, après ce cas-là, on ne donna plus de ces faveurs « en masse » ; et si d'aucuns étaient parfois laissés quelque temps en liberté avant leur déportation, c'était ou bien des gens manifestement malades, ou bien grâce à une protection particulière. Les réunions furent l'occasion de rencontres entre « vieux » et « jeunes ». Les débats portaient sur la tactique. La première réunion chez Radtchenko fut une réunion purement politique. La seconde chez Tséderbaum fut plus nerveuse et agitée. À la première réunion une vive discussion s'engagea entre les « décembristes » et ceux qui, plus tard, allaient devenir les partisans de la [Rabotchaïa Mysl](#) [La Pensée ouvrière].

Vladimir Ilitch fut également autorisé à passer trois jours à Moscou, dans sa famille. Quand il eut revu ses camarades, il décida de se faire réintégrer en prison à Moscou et de poursuivre la route avec ses camarades. On venait alors d'achever la grande ligne de chemin de fer jusqu'à Krasnoïarsk ; le voyage sous escorte n'apparaissait plus aussi pénible qu'auparavant : avec deux prisons seulement, à Moscou et à Krasnoïarsk. Et Vladimir Ilitch ne voulait pas être privilégié en comparaison avec ses camarades. Je me rappelle que notre mère en fut très affectée ; pour elle, l'autorisation donnée à Volodia de voyager à ses frais était la plus grande consolation. Après qu'on eut démontré à notre mère combien il était important d'obtenir pour son fils l'autorisation de voyager à ses frais ; après qu'on lui eut répété les paroles d'un ancien déporté : « *Je pourrais recommencer l'exil, mais le voyage sous escorte, jamais* », voilà que Vladimir Ilitch décidait de renoncer à la faveur obtenue avec tant de mal et de retourner de son propre gré en prison.

Mais les choses s'arrangèrent. Les « décembristes », réincarcérés à Pétersbourg, n'étaient pas encore arrivés à Moscou à l'expiration des trois jours de faveur ; entre temps, l'Okhrana de Moscou s'agitait ;

elle convoqua Vladimir Ilitch et lui signifia un ultimatum : ou bien recevoir un laissez-passer pour le lendemain, ou bien réintégrer la prison sur-le-champ. La perspective d'aller en prison immédiatement, sans même avoir fait ses adieux à sa famille, et attendre là-bas, pendant un temps indéterminé l'arrivée de ses amis, – cette réalité russe concrète, sous une forme pire qu'à Pétersbourg, sous la forme qu'elle revêtait à la Moscovite, dans ce « fief » du grand-duc Serge, s'abattit sur lui, sur son désir de partir en compagnie de ses camarades. La protestation naturelle du bon sens contre ce gaspillage inutile de forces, simplement pour ne pas se distinguer de ses camarades, la conscience qu'il avait toujours eue de la nécessité de ménager ses forces pour le vrai combat et non pour manifester des sentiments chevaleresques l'emporta et Ilitch décida de partir le lendemain. Nous quatre, notre mère, notre sœur [Maria Ilinitchna](#), mon mari Mark Timoféévitch et moi, nous l'accompagnâmes jusqu'à Toula.

Quand Vladimir Ilitch partit pour l'exil, beaucoup voyaient en lui un chef. Le premier congrès du parti, tenu en 1898, l'avait nommé directeur de l'organe du parti et l'avait chargé de rédiger le programme du parti. Et notre mouvement social-démocrate avait fait en ces années-là le premier pas et donc le plus difficile vers la création d'un parti, vers une large lutte de masses. Presque tous les dirigeants étaient arrêtés, les participants du 1er congrès avaient été presque tous balayés, mais les fondements étaient posés. L'étape initiale du mouvement était franchie.

VII. L'EXIL

L'exil s'écoula également pour Vladimir dans des conditions relativement favorables. À la requête de ma mère, il fut autorisé, à cause de sa santé fragile, à séjourner dans la région la plus salubre de Sibérie, dans le district de Minoussinsk. On lui fixa comme lieu d'exil le village de Chouchenskoïé ou, comme on appelait alors en abrégé, Choucha. Il y avait avec lui deux ou trois ouvriers polonais. Ses camarades avaient été envoyés dans d'autres villages. Tséderbaum (plus tard Martov) se trouva dans les plus mauvaises conditions, sans doute en tant que Juif. Il fut déporté dans le territoire le plus au nord, à Touroukhansk, isolé par des marais infranchissables et fut coupé de ses camarades pendant toute la durée de son exil. Quant aux autres, ils eurent la possibilité de se rencontrer, de se réunir à l'occasion de fêtes telles que mariage, jour de l'an, etc. ; ils furent autorisés à se rendre à Krasnoïarsk pour se soigner ; ainsi mon frère y alla pour soigner ses dents. Avec Martov, les rapports étaient entretenus uniquement par correspondance, mais en revanche, la correspondance échangée avec Vladimir fut des plus actives.

Vladimir passait son temps d'une façon très uniforme et travaillait intensément. Il écrivit durant l'exil *Le Développement du capitalisme en Russie* (qui parut en avril 1899) et une série d'articles, publiés en partie à l'époque dans la revue des « marxistes légaux », « *Novoié Slovo* » (La Parole nouvelle) et rassemblés ensuite en un seul petit livre sous le titre de *Articles et études économiques*.

S'étant habitué à travailler régulièrement, il n'admettait pas de longues interruptions dans le travail, même celles qui paraissent généralement inévitables, par exemple lorsqu'on est en voyage, ou qu'on se trouve dans une situation incertaine d'attente. Ainsi non seulement il alla travailler quotidiennement dans la bibliothèque du négociant Ioudine, à près de 3 verstes de la ville durant le mois qu'il passa à Krasnoïarsk à attendre son affectation, mais même les trois jours qu'il avait été autorisé à passer dans sa famille, à Moscou, il trouva le moyen de les utiliser en partie à travailler dans la bibliothèque Roumiantsev. Ce fait plongea dans un étonnement extrême un jeune étudiant, Iakovlev, ami de notre famille depuis son enfance, qui était passé voir Ilitch avant son départ pour cet exil de trois ans. Pour se reposer, il se promenait dans les bois environnants, en chassant le lièvre et le gibier, qui abondaient en ces années-là.

Dans une de ses lettres d'exil, Vladimir décrivait le village, « *Chou-chou-chou* », – comme il l'appelait pour plaisanter, qui lui avait été assigné :

« Le village est grand, a plusieurs rues, assez malpropres et poussiéreuses comme il convient. Il est situé dans la steppe – il n’y a ni jardins ni végétation aucune. Tout autour, des tas de fumier qu’on ne porte pas dans les champs mais qu’on jette directement derrière le village, de sorte que pour sortir du village, il faut presque toujours traverser une certaine quantité de fumier. A l’entrée du village coule une petite rivière, la Chouch, maintenant tout à fait ensablée. À une verste ou une verste et demie du village (ou plus exactement de chez moi car le village est long), la Chouch se jette dans l’Iénisséï, qui se divise ici en une masse d’îles et de cours d’eau, de sorte qu’il n’y a pas d’accès à son cours principal. Je me baigne dans le plus grand cours d’eau, qui lui aussi s’ensable beaucoup actuellement. De l’autre côté (opposé à la Chouch), à près d’une verste et demie, la « forêt », comme disent pompeusement les paysans, n’est en réalité qu’un misérable petit bois, fortement taillé où il n’y a même pas de véritable ombrage (mais en revanche beaucoup de fraises !) et elle n’a rien de commun avec la taïga sibérienne dont j’ai seulement entendu parler jusqu’à présent, mais où je ne suis pas allé (elle n’est pas à moins de 30 à 40 verstes d’ici). Les montagnes... je me suis exprimé à leur sujet d’une manière très inexacte, car elles se trouvent à près de 50 verstes d’ici, de sorte qu’on peut seulement les regarder quand elles ne sont pas cachées par les nuages... tout comme on peut regarder le Mont-Blanc depuis Genève. C’est pourquoi le premier (et dernier) vers de ma poésie ^[30] contient une certaine hyperbole poétique (il existe bien une telle figure chez les poètes !) au sujet du « pied »... C’est pourquoi à ta question : « Quelles montagnes j’ai escaladées », je peux seulement répondre : les petites collines de sable qui se trouvent dans la prétendue « forêt » ; d’une manière générale, le sable ne manque pas ici ! » ^[31]

En ce temps-là, la vie était très bon marché en Sibérie. C’est ainsi que durant sa première année d’exil, Vladimir eut une chambre avec pension complète dans une famille de paysans pour l’allocation à laquelle avaient droit les exilés, soit 8 roubles par mois.

Un an plus tard, sa fiancée, Nadejda Kroupskaïa, vint le rejoindre avec sa mère ; Vladimir déménagea dans un appartement plus vaste et se mit à vivre en famille. Oufa avait été fixé comme lieu d’exil à Nadejda, mais elle avait été autorisée sur sa demande à le remplacer par le village de Chouchenskoïé, où était affecté Vladimir. Dans le but de gagner quelque argent, Vladimir traduisit de l’anglais avec Nadejda le livre de Sydney et Beatrice [Webb](#) sur le trade-unionisme.

En ces années-là ma correspondance avec Volodia fut tout le temps des plus actives. Dans les lettres banales il demandait des livres, donnait des commissions, parlait de ses travaux littéraires, de sa vie, de ses camarades, dans les lettres écrites à l’encre sympathique, je lui parlais du déroulement de la lutte révolutionnaire et du travail en Russie, et lui m’envoyait ses articles pour que je les expédie à l’ « Union de lutte » à Saint-Pétersbourg, ou à l’étranger, au groupe « Libération du travail », en vue de leur publication. C’est ainsi qu’il me fit parvenir la brochure intitulée : *Les Tactiques des social-démocrates russes*, qui parut à l’étranger avec une préface d’Axelrod ; et la réponse à la note des « économistes » de l’époque rédigée par Kouskova et Prokopovitch et qui avait reçu le nom de *Credo*.

Par la suite, la réponse d’Ilitch devint célèbre sous le nom d’*Anti-Credo*. Vladimir y avait pris position avec beaucoup d’ardeur contre cet exposé le plus sincère des opinions d’après lesquelles les ouvriers devaient se contenter de la lutte économique et laisser la lutte politique aux libéraux. Il est vrai que cet exposé avait été fait non pas par le groupe de combat des social-démocrates, mais par des gens qui avaient en ce temps-là de l’autorité parmi la jeunesse. Et de plus, les opinions exprimées avec le plus de relief permettaient de souligner plus catégoriquement à quoi mènent les déviations vers l’ « économisme ». La protestation de Lénine fut lue au cours d’une des rencontres de social-démocrates venus de divers villages, adoptée immédiatement et envoyée en tant que *Réponse de 17 social-démocrates*, titre sous lequel elle est connue dans la littérature du Parti.

Contrairement à la majorité des exilés, Vladimir n’aspirait pas à vivre dans un centre plus animé, ne

^[30] Dans la lettre de Krasnoïarsk où Vladimir faisait part de son affectation au village de Chouchenskoïé, il écrivait en plaisantant qu’il avait déjà commencé une poésie dont le premier vers était : « A Choucha, au pied de l’Altaï » (A. E.).

^[31] VI. LÉNINE : *Lettres à ses parents*, 1934, p. 56-57.

désirait pas changer de place. Quand notre mère lui proposa de solliciter son transfert à la ville (dans un an ou un an et demi), il répondit que ce n'était pas la peine, qu'à son avis il valait mieux aller de temps en temps à Minoussinsk ou à Krasnoïarsk plutôt que d'y vivre de façon permanente. Sans doute parce que la vie dans un village tranquille et sans changer de place laissait davantage de liberté et de commodités pour le travail, qu'on n'en était pas distrait comme dans les colonies plus peuplées où, de plus, l'oisiveté forcée engendrait ces intrigues qui constituaient l'aspect le plus pénible de l'exil. À propos d'une de ces intrigues qui avait provoqué le suicide de Fédossév à Verkholensk, Vladimir m'avait écrit : « *Non, il vaut mieux que tu ne me souhaites pas d'intellectuels comme camarades à Chouchou !* ». « *Le pire dans l'exil, ce sont ces « histoires d'exil »* »^[32].

Mais Vladimir allait volontiers voir parfois ses camarades dans une autre localité, à 50 ou 100 verstes, ou bien il les rencontrait à Chouchou. Des voyages de ce genre étaient autorisés à l'époque à l'occasion du nouvel an, d'un mariage ou d'un anniversaire. Lors de ces rencontres de trois ou quatre jours, le temps passait « *d'une manière très gaie* », comme l'écrivait Ilitch : on se promenait, on partait pour des chasses lointaines et on se baignait en été ; on faisait du patinage et on jouait aux échecs en hiver. On s'entretenait sur différents sujets, on lisait certains chapitres du livre de Vladimir ou on discutait des diverses tendances nouvelles en littérature ou en politique. C'est ainsi que pour condamner le *Credo* déjà mentionné, les camarades s'étaient réunis sous le prétexte de fêter l'anniversaire de la fille de **Lépéchinski**. Vladimir était également allé volontiers deux ou trois fois pendant la durée de son exil à Minoussinsk et Krasnoïarsk sous le prétexte de s'y faire soigner.

En dehors de la société des exilés, devant lesquels Vladimir énonçait franchement ses opinions et qu'il aidait volontiers à s'instruire en leur indiquant des livres à lire, il s'intéressait à la vie des paysans de l'endroit, dont quelques-uns se souviennent encore de lui et ont envoyé leurs souvenirs. Mais dans ses conversations avec eux, il était évidemment prudent. La paysannerie d'alors, même en Russie, sans parler de celle de Sibérie plus éloignée, était politiquement tout à fait inculte. De plus, dans sa situation d'exilé, de personne surveillée, il eût été non seulement inopportun, mais carrément insensé de faire de la propagande.

Mais Vladimir parlait volontiers avec les paysans, ce qui lui permettait de les observer, de comprendre leur façon de voir les choses ; il leur donnait également des conseils pour tout ce qui concernait leurs affaires locales et surtout des conseils juridiques. Pour ces derniers, les paysans commencèrent même à venir le trouver du district et ils se réunissaient parfois en assez grand nombre. Les paysans racontent cela dans leurs souvenirs, et Nadejda Kroupskaïa également. Et, imperceptiblement, grâce à ces conversations, grâce aux paroles échangées à la chasse, Vladimir Ilitch tira de ce séjour à la campagne, tout comme auparavant de son séjour dans les campagnes du bord de la Volga, cette connaissance de la paysannerie et de sa psychologie qui lui rendit un si grand service aussi bien au cours de son travail révolutionnaire que plus tard, au gouvernail de l'État.

Il savait délier la langue de ses interlocuteurs en bavardant sans prétention et ceux-ci se livraient entièrement à lui. Ainsi, en revenant d'exil, Vladimir n'était pas seulement un révolutionnaire expérimenté dont la personnalité s'était nettement révélée et qui faisait déjà autorité dans la clandestinité ; ce n'était pas seulement un homme qui avait publié un ouvrage scientifique ; il avait aussi, du fait de trois années passées au plus profond de la campagne, renforcé sa connaissance de la paysannerie, cette couche fondamentale de la population russe.

Là-dessus s'achève la première partie de la biographie de Vladimir, jusqu'à son retour d'exil, jusqu'au moment où, âgé de trente ans, il se consacre de nouveau avec assiduité au travail révolutionnaire, cette fois à une échelle incomparablement plus grande ; travail qui a rassemblé le prolétariat russe révolutionnaire et l'a conduit à la victoire.

^[32] V.I. LÉNINE : *Lettres à ses parents*, 1934, p. 88-125.

LE RETOUR D'EXIL DE VLADIMIR ILITCH ET L'IDÉE DE L'ISKRA

C'était en février 1900. Nous attendions tous – et notre mère en particulier – ce mois comme une fête : l'exil de mon frère Vladimir s'achevait et il devait revenir de Sibérie. Nous ne l'avions pas vu pendant trois ans et attendions évidemment son retour avec impatience. En fait, l'exil devait prendre fin l'un des derniers jours de janvier, juste trois ans après la signature de l'ordre de déportation, mais un long voyage l'attendait, d'abord en voiture de Chouchenskoïé à Krasnoïarsk, par Minoussinsk, – soit près de 350 verstes, puis en chemin de fer. Et de plus, il n'avait pas le cœur tout à fait tranquille, n'étant pas sûr que l'exil fût véritablement fini et craignant qu'il n'arrivât un empêchement quelconque.

Nous vivions alors sous le régime du pouvoir absolu et c'était une déportation administrative, c'est-à-dire totalement arbitraire. Un conflit quelconque avec les autorités, la moindre petite vengeance d'un satrape local et la durée de la déportation pouvait être prolongée. Et, bien que les déportés dussent subir généralement ce sort pour des fautes minimales commises en exil, il arrivait également que des considérations provenant du centre, comme par exemple l'intensification du mouvement révolutionnaire, fissent juger indésirable le retour de révolutionnaires influents.

C'est pourquoi, bien que Vladimir eût vécu discrètement et qu'il n'eût pas transgressé les interdictions, d'une manière apparente tout au moins, il n'était pas tranquille et plus le terme approchait, plus il s'énervait. « *Je partirai à telle date, si l'on ne prolonge pas ma peine* », nous écrivait-il. Cette crainte ne se réalisa pas : Vladimir put partir comme il l'avait prévu ; nous avons appris par ses lettres, ou par télégramme (je ne m'en souviens plus maintenant), le jour et l'heure de son arrivée et nous l'attendions.

Mon frère cadet Dimitri était alors en résidence surveillée, pour sa première affaire, à Podolsk, dans la province de Moscou. Il monta dans le train venant de Sibérie à son arrêt à Podolsk et arriva à Moscou avec Vladimir. Nous habitions alors dans la banlieue de Moscou, près du rempart Kamer-Kollejski, dans la rue Bakhmetievski. Voyant un fiacre arriver, nous courûmes tous dans l'escalier à la rencontre de Vladimir. La première, notre mère s'exclama douloureusement :

— Comment as-tu pu écrire que tu allais mieux ? Comme tu es maigre.

— J'allais mieux, en effet. C'est seulement ces derniers temps avant le départ que j'ai maigri.

Nadejda Kroupskaïa a raconté plus tard que la nervosité de son mari, avant l'expiration de sa peine, son incertitude quant à la date de son retour, avaient anéanti presque tout le bénéfice de son séjour en Sibérie.

— Et Iouli est-il arrivé ? Y a-t-il eu une lettre ? Un télégramme ?

Dès les premières salutations, une fois dévêtu et à peine entré dans notre salle à manger, Volodia nous avait assaillis de questions. Iouli Tséderbaum, connu plus tard sous le pseudonyme de Martov, avait été déporté à Touroukhansk pour la même affaire que Vladimir et finissait sa peine en même temps que lui. En tant que Juif, il avait été envoyé dans le coin le plus éloigné et le pire de la province de l'Iénisséï. Vladimir Ilitch fut bouleversé en apprenant que nous n'avions aucune nouvelle de Iouli et ne savions rien à son sujet.

— Pourquoi donc ? Pourtant nous nous étions entendus. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ? disait-il en parcourant la chambre de long en large. Il faut lui envoyer un télégramme. Mitia, je te demanderai de le porter.

Et il se mit immédiatement à rédiger le télégramme et envoya mon frère le porter, à la grande

déception de ce dernier, comme de nous tous, qui désirions évidemment avoir Vladimir entièrement à nous dans ces premiers instants de son arrivée. En outre, cela m'étonna parce que je savais d'après la période d'avant l'exil que Volodia était beaucoup moins intime avec Martov qui avait adhéré plus tard au cercle qu'avec les autres membres : Krjijanovski et Starkov ; je savais qu'il avait vécu en exil dans le voisinage de ces derniers (à près de 50 verstes) et qu'il les avait rencontrés assez fréquemment.

Dans ces conditions, l'intimité ne fait habituellement qu'augmenter. Or Vladimir racontait peu de choses sur eux et en des termes généraux et indifférents ; tandis qu'il attendait avec la plus vive impatience des nouvelles de Martov. Je le compris par la suite. Il considérait Tséderbaum comme son camarade le plus proche pour le travail à venir, surtout pour un journal destiné à toute la Russie. Il admirait le tempérament révolutionnaire de Iouli et fut très inquiet tant qu'il n'eut pas appris que ce dernier était bien parti de Touroukhansk. Il nous fredonnait une petite chanson, composée en exil par Tséderbaum :

*La tempête de neige s'est déchaînée,
Telle un animal affamé et hurlant.
L'oreille distingue dans les gémissements du vent
Le rire de l'ennemi triomphant.
Hardi, frères, hardi et nous défierons
Le sort adverse par une bonne chanson.
Là-bas en Russie les gens sont très fougueux,
Là-bas, c'est un habit de héros qu'il leur faut
Mais les années d'exil lointain
Effaceront rapidement leurs dorures.
Et l'alcool allié au mauvais tabac
Brisera tous ces élans.*

Vladimir chantait et notre sœur l'accompagnait au piano également dans des chants révolutionnaires polonais qu'il avait appris d'ouvriers polonais exilés, en partie en langue polonaise et en partie dans leur traduction russe, faite par Krjijanovski. C'était : « *Déchaînez-vous, tyrans* », « *Les tourbillons ennemis* », « *Le drapeau rouge* ». Je me rappelle nettement Volodia, marchant de long en large dans notre petite salle à manger et chantant avec passion :

*Notre superbe drapeau rouge,
Rouge du sang de l'ouvrier.*

Il admirait les chants révolutionnaires des ouvriers polonais et disait qu'il était nécessaire d'en créer de semblables pour la Russie.

En ces années-là, les gens qui revenaient d'exil étaient interdits de séjour en Russie dans près de 60 endroits : outre les capitales et les villes universitaires, ils l'étaient aussi dans les centres industriels qui étaient gagnés par le mouvement ouvrier, et, en 1900, ils l'étaient tous plus ou moins. Il restait à choisir entre un très petit nombre de villes. Encore en Sibérie, Vladimir avait choisi Pskov, comme étant le plus proche de Saint-Pétersbourg et s'était entendu au sujet de ce lieu de séjour avec Tséderbaum et Potressov (exilé dans la province de Viatka). Il projetait d'éditer avec eux un journal destiné à toute la Russie. Tséderbaum se rendit à Pskov, venant de Saint-Pétersbourg où il avait rencontré ses parents ; quant à Potressov, il vint nous voir à Moscou mais Vladimir était déjà parti.

Je ne me rappelle pas combien de jours mon frère a passé chez nous. Pendant son séjour, son vieil ami de Samara, [Lalaïantz](#), vint le voir d'Ekatérinoslav. Il était en ce temps-là membre du comité du Parti social-démocrate et membre de la rédaction du journal *Ioujni Rabotchi* (L'Ouvrier du Sud). Il resta chez nous pendant trois jours et eu des conversations d'affaires avec mon frère.

Plus tard, Vladimir me raconta qu'ils avaient surtout parlé de la convocation du IIe Congrès du Parti,

qu'on avait alors l'intention de réunir en Russie. Les arrestations massives dans le sud en avril 1900 – y compris celle de Lalaïantz – convainquirent définitivement Vladimir de l'impossibilité de convoquer le congrès en Russie. Il me le dit en juin, avant son départ pour l'étranger, tandis qu'il développait le plan détaillé du journal dont l'organisation devait avoir des ramifications dans tous les coins de la Russie et rassembler autour des principes fondamentaux tous les comités et tous les cercles éparpillés dans notre immense pays.

— Si les seuls préparatifs du congrès provoquent de telles catastrophes, disait-il, s'ils détruisent l'organisation presque jusqu'à la racine, s'ils font arrêter les militants les plus précieux, c'est que les congrès sont un luxe interdit dans la Russie autocratique. Il faut d'autres moyens d'unification du Parti. Un tel moyen peut être fourni par un journal destiné à toute la Russie, édité à l'étranger, autour duquel s'édifiera le Parti comme un édifice s'élève à l'intérieur de ses échafaudages.

De cette idée est née l'*Iskra* ^[33] avec son épigraphe : « *De l'étincelle jaillira la flamme* » et elle a rempli, en effet, la tâche de l'unification du Parti et allumé l'incendie de la révolution.

LA TROISIÈME ARRESTATION D'ILITCH, LE VOYAGE A OUF A ET LE DEPART A L'ÉTRANGER

Nous n'avions pas eu le temps de nous réjouir du retour d'Ilitch qu'il partit en toute hâte à Pskov, après avoir passé quelques jours chez nous à Moscou ; et voici qu'en mai, nous reçûmes encore une nouvelle alarmante : il avait été arrêté à Saint-Pétersbourg. Je me rappelle combien cela nous affecta, et surtout notre mère, bien sûr, qui en fut vraiment désespérée, malgré la fermeté de caractère dont elle avait fait preuve plus d'une fois. Elle était déjà épuisée par les arrestations : notre frère cadet Dimitri, étudiant en 5e année, avait été arrêté durant l'exil de Vladimir et avait passé neuf mois en prison pour une affaire absurde que ses auteurs n'arrivaient pas à mettre sur pieds. Il n'y avait pas de faits, on ne pouvait rien trouver de condamnable à un simple cercle d'autodidactes et son travail à l'usine Goujon ne fut pas découvert. Dimitri supportait mal la prison à Moscou et vers la fin notre mère tomba tout à fait malade.

Par surcroît, peu de temps avant le retour d'exil de Vladimir Ilitch, notre sœur Maria fut arrêtée, cette fois-ci indépendamment de toute « association » ; ses études à l'Université de Bruxelles furent interrompues et elle fut déportée à Nijni. Notre mère se rendait tantôt à Toula chez Dimitri, tantôt à Nijni chez Maria. À peine étions-nous parvenus à obtenir le retour de cette dernière à la maison et l'installation de Dimitri à Podolsk, dans la province de Moscou, où nous projections de nous rendre pour l'été, que surgit un nouveau malheur qui menaçait d'être beaucoup plus grave : Volodia, qui s'était déjà manifesté comme un révolutionnaire sérieux était arrêté à nouveau à Saint-Pétersbourg où il n'avait pas le droit de se rendre et avec un passeport pour l'étranger entre les mains. Donc plus moyen de partir pour l'étranger. Si on avait retiré à Maria son passeport et si on ne lui avait pas permis d'aller poursuivre ses études, il était bien évident que, lui, on ne le laisserait pas partir.

Et nous souhaitions tellement son départ pour l'étranger. Nous voyions qu'avec son tempérament révolutionnaire, il finirait mal en Russie. Et n'y avait-il que cela ?... Il s'agissait peut-être d'une nouvelle affaire grave... Nous ignorions totalement pourquoi et dans quelles circonstances il avait été arrêté et ne pouvions évidemment pas prendre au sérieux les lignes rassurantes de la lettre transmise par la gendarmerie. Je me rappelle cette lettre. Mais nous savions par notre triste expérience ce que devenaient les deux semaines, le mois, par lesquels on rassure habituellement les parents pendant les premiers temps qui suivent l'arrestation. Cette fois-ci, l'affaire tourna inopinément tout autrement. Volodia fut relâché au bout de deux ou trois semaines et vint chez nous à Podolsk, ayant même son

^[33] *Iskra* signifie en russe « étincelle » (N. d. T.).

passerport en poche. On n'avait pas trouvé de preuves contre lui : Vladimir et Tséderbaum, arrêtés en même temps, furent seulement reconnus coupables d'un voyage défendu à Saint-Pétersbourg

Mon frère nous raconta comment cela s'était produit. Ils étaient partis tous les deux avec un panier de littérature pour Saint-Pétersbourg et seraient peut-être arrivés sans accident s'ils n'avaient pas pris un excès de précautions : ils avaient décidé, pour brouiller leurs traces, de changer de train et de passer en cours de route sur une autre ligne ; mais ils avaient oublié qu'ils avaient pris une ligne passant par Tsarskoïe Selo où vivait le tsar et où la surveillance était de ce fait beaucoup plus sévère. A l'Okhrana^[34], on se moqua d'eux pour ces précautions. Mais ils ne furent pas arrêtés sur le moment. Ils parvinrent à écouler leur littérature en arrivant et eurent le temps de faire quelques visites sans attirer les mouchards. Pour la nuit, ils s'installèrent quelque part dans la ruelle des Cosaques. Mais à peine en étaient-ils sortis, le matin, qu'ils furent arrêtés par les flics. Vladimir nous raconta qu'on l'avait saisi par les deux coudes, de sorte qu'il lui était impossible de jeter quoi que ce soit hors de ses poches. Et durant tout le trajet en fiacre, ils furent deux à le tenir par les coudes. Tséderbaum fut pris et emmené de la même façon dans un autre fiacre.

Vladimir s'inquiétait surtout pour la lettre à l'encre sympathique destinée à Plékhanov et qui avait été écrite au dos d'une facture. Cette lettre faisait part du plan de journal destiné à toute la Russie, et elle l'aurait trahi. Et pendant les trois semaines entières, il ne sut pas si la lettre avait été déchiffrée ou non. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était que l'encre sympathique apparaissait parfois d'elle-même avec le temps. Mais tout se passa bien de ce côté-là : on ne prêta pas attention à la feuille et elle fut rendue intacte à mon frère. Vladimir arriva chez nous, à Podolsk, rayonnant. Le départ pour l'étranger et par conséquent le projet de journal ne furent pas abandonnés.

Nous avons déménagé aux premiers jours du printemps à Podolsk où nous avons loué, en guise de maison de campagne, un appartement dans la maison Kedrov, au bout de la ville, au bord de la Parkha. Volodia passa chez nous une semaine, sinon plus, prenant part à nos promenades à pied et en bateau dans les environs pittoresques de Podolsk et jouant gaiement au croquet, dans la cour. Lépéchiniski vint le voir là-bas, ainsi que Chesternine et sa femme, Sophia Pavlovna. Ces derniers passèrent la nuit chez nous, et je me rappelle comment Volodia attaqua violemment la position du groupe « La Cause ouvrière » à l'étranger, qu'ils défendaient. Quelqu'un d'autre vint aussi. Vladimir s'entendait avec tout le monde au sujet de l'écriture chiffrée, persuadait de la nécessité d'une correspondance régulière avec le journal projeté, dont il ne parlait qu'avec ses plus proches camarades.

Avant de partir pour l'étranger, Volodia avait encore un désir : aller à Oufa voir sa femme Nadejda, qui devait rester en résidence surveillée jusqu'en mars 1901. Ma mère se rendit à Saint-Pétersbourg pour solliciter cette faveur. À notre étonnement, cela aussi réussit. Ma mère avait dit au département de la police qu'elle accompagnerait son fils. C'est ainsi que nous partîmes tous les trois en chemin de fer pour Nijni, afin de poursuivre le voyage en bateau. Je me rappelle bien ce voyage. C'était au mois de juin, le fleuve était en crue et il était merveilleux de naviguer sur la Volga, puis sur la Kama, et enfin sur la Belaïa. Nous passions toutes les journées sur le pont. Volodia était de l'humeur la plus joyeuse et respirait avec délices l'air exquis du fleuve et des forêts environnantes.

Je me souviens de nos conversations qui se prolongeaient tard dans la nuit sur le pont supérieur désert du petit vapeur qui avançait sur la Kama et sur la Belaïa. Notre mère, fatiguée, descendait dans la cabine. Les rares passagers disparaissaient encore plus tôt. Le pont n'était plus que pour nous deux et il était très commode d'avoir des conversations secrètes sur le fleuve paisible, entre les rives endormies. Vladimir m'exposait en détail et avec enthousiasme le plan de son journal qui devait jouer le rôle d'échafaudage pour l'édification du Parti. Il montrait que les échecs constants rendaient les congrès absolument impossibles en Russie. Précisément cette année-là, en avril, des arrestations en masse dans tout le sud faillirent détruire complètement plusieurs organisations, y compris la rédaction de l'*Ioujni Rabotchi* (l'Ouvrier du Sud) à Ékaterinoslav. Alors fut également arrêté Lalaïantz, l'ami de Samara qui était justement venu voir mon frère en février pour discuter du deuxième congrès du Parti

^[34] Police politique secrète en Russie tsariste (N. d. T.).

en voie de préparation lorsque Volodia en allant à Pskov s'était arrêté pour quelques jours chez nous à Moscou.

— Si les seuls préparatifs du congrès entraînent de telles pertes, de tels sacrifices, il serait insensé de l'organiser en Russie ; seul un organe paraissant à l'étranger pourra lutter pendant longtemps contre des tendances telles que l'« économisme », pourra rassembler le Parti autour des idées bien comprises de la social-démocratie. Autrement, même si ce deuxième congrès s'était réuni, tout se serait effondré de nouveau, comme après le premier.

Je ne peux évidemment pas reconstituer nos conversations après tant d'années, mais leur sens général s'est profondément fixé dans ma mémoire. Nous avons beaucoup parlé de la position des groupes « Libération du travail » et « La Cause ouvrière », et des heurts qui se produisaient entre eux. Vladimir était un ardent défenseur du premier et de Plékhanov, défendant celui-ci contre toutes les accusations de mauvaise camaraderie et d'arrogance et défendant le groupe tout entier contre les accusations d'inertie. Je lui montrai, tout comme Chesternine et les autres militants praticiens, que nous ne devons pas rompre nos relations avec « La Cause ouvrière » car elle était la seule à nous fournir une littérature populaire, à imprimer nos correspondances, à exécuter nos commandes : c'est ainsi que le Comité de Moscou lui avait envoyé le tract du Premier Mai 1900 pour l'imprimer, tandis qu'on ne pouvait rien attendre du groupe « Libération du travail » : pas même de réponse à nos lettres. Vladimir disait que ces derniers étaient évidemment des gens âgés, trop malades pour l'exécution du travail pratique et que, dans ce domaine, les jeunes devaient les aider, non pas en s'isolant dans un groupe particulier, mais en reconnaissant, au contraire, que leur direction théorique était pleinement juste et conséquente. C'est bien ainsi que Vladimir concevait son travail avec ses camarades à l'étranger.

Nous parlâmes tous les deux du *Credo* et de *l'Anti-Credo*, de [Bernstein](#) et de [Kautsky](#) : de toutes les questions brûlantes de cette époque. Volodia était de bonne humeur, il était particulièrement séduisant, et ce voyage commun est resté l'un de mes meilleurs souvenirs.

À Oufa, Vladimir rencontra les camarades du pays ; parmi ceux-ci, je me souviens de Krokmal avec lequel il s'était entendu sur l'écriture chiffrée ; je sais que des exilés étaient venus de certains cantons pour le voir. Ma mère et moi, nous partîmes au bout de trois jours ; quant à Lénine, il resta plus longtemps et revint en chemin de fer, en s'arrêtant à Samara. Partout, il s'entendit sur la correspondance et sur l'écriture chiffrée. Une fois revenu à Podolsk, il prépara son départ pour l'étranger. Environ deux semaines après lui, je partis également.